
Marie-Aude Murail se livre

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE LALLOUET

Livre après livre, patiemment, Marie-Aude Murail retrace son exceptionnel parcours en littérature. Trente années durant, nous suivons un auteur qui apprend son métier, qui écoute ses lecteurs, qui se met en danger et se bat pour ce qui lui tient à cœur. Nous avons commencé tôt le matin par les tout premiers *J'aime lire* et fini à la nuit avec le dernier (à ce jour) *Sauveur & fils*. Une journée peu ordinaire.



Par quoi faut-il commencer? Par ta thèse sur l'adaptation des classiques pour le jeune public (*Pauvre Robinson*, 1982)? Par tes premières publications dans la presse sentimentale? Par ton premier roman pour les adultes (*Passage*, 1985)?

On peut commencer par ma première école littéraire : les Éditions mondiales. J'ai écrit sous pseudonyme pour *Intimité*, *Nous Deux*, une centaine de nouvelles sentimentales de 18 pages chacune ! Elles devaient suivre un schéma : un homme et une femme s'affrontent, puis ils s'aiment. Pas de scènes de sexe et happy end. Je m'adressais à de jeunes femmes dans la vie active et déjà mariées, dont on m'avait dit : faites-les rêver ! Au bout d'un moment, j'ai eu envie de les faire rire. La rédactrice en chef m'a indiqué avec beaucoup de lucidité que j'étais « faite pour voler sous d'autres cieux. » J'ai alors remarqué que le journal *La Croix* publiait en dernière page une nouvelle qui faisait quatre/cinq feuillets de 1500 signes (j'avais pris l'habitude de calibrer ce que j'écrivais). Le sujet étant libre, je choisis de mettre en scène deux jeunes enfants, dont l'un se sait malade et condamné. L'histoire s'appelait « Le Cœur surdoué » et parut en 1983.

Qu'as-tu retiré de ce premier pas?

La première fois que l'on voit son texte multiplié par l'imprimerie, c'est impressionnant, d'autant plus impressionnant que j'étais abonnée à ce journal. Mon journal me publiait !

Deux ans plus tard, en 1985, chez un éditeur suisse, Pierre-Marcel Favre, tu publies *Passage*, un roman pour les adultes.

J'ai remis ce texte en mains propres, à une amie d'amie, Fabienne Rubert... Une démarche qui avait à voir avec la confiance, la confidence. J'ai compris après coup que publier, c'est exactement l'inverse, c'est devenir public. Écrire et publier sont deux choses différentes, et ceux qui font l'un n'ont pas forcément envie de l'autre. Moi qui ne suis pas exhibitionniste, je n'étais pas prête à avoir ma photo sur la couverture d'un livre et ce livre dans une vitrine de librairie. J'ai réalisé que ce texte, qui était le journal intime de ma trentième année, tout le monde allait pouvoir le lire, y compris des gens de ma famille. C'est un livre dont je ne parle

plus, que j'ai laissé disparaître. Parfois, une bibliothécaire est toute fière de m'annoncer qu'elle en a trouvé un exemplaire. Je ne dis pas que je me décompose, mais pas loin...

Dans le même temps, tu t'essayes à l'écriture pour les enfants. Ta porte d'entrée sera la presse jeunesse ; *Astrapi d'abord* (« C'est mieux d'être bleu », 1985) et très vite *J'aime lire* (« Graine de monstre », 1986).

Avec les Éditions mondiales, ce fut mon autre école, là où j'ai le plus ferrailé. « Vous formez jusqu'à ce que vous déformiez, c'est pour cela qu'on vous quitte », ai-je dit un jour à la rédaction. Tous mes interlocuteurs n'étaient pas aussi normatifs que l'orthophoniste maison, mais il n'y a pas de mystère : si une rédaction de dix personnes émet son opinion sur un texte, à la fin, il est arasé. Puis il y avait ce moment du « coulage » de mon texte dans la maquette, que je vivais parfois en direct dans les locaux de la rédaction. On me demandait de supprimer deux phrases parce que l'illustrateur s'était un peu étalé sur la double page ou bien de rajouter quelques mots parce que « la ligne creuse, en haut, c'est pas joli ».

À quel moment as-tu senti que tu avais assez appris de cette école de la presse jeunesse?

Je pense qu'ils me l'ont signifié – comme on me l'avait signifié aux Éditions Mondiales. Je me suis sentie rejetée, mais ils avaient raison. J'ai eu toute une série de textes refusés. *Le Chien des Mers* était trop long, *Mon bébé à 210 francs* était trop vrai, *Les Secrets véritables* était trop nostalgique, *Le Hollandais sans peine* était trop lent... Tous ces textes se sont retrouvés à L'École des loisirs.

Mais c'est aussi à ce moment-là que paraît *Mystère*, chez Gallimard.

C'est une autre histoire, mais qui se passe en même temps. J'avais participé à un concours organisé par le ministère de la Jeunesse et des Sports en envoyant un recueil de nouvelles. Il fallait un pseudonyme pour concourir et j'avais pris le nom que je donnais à ma grand-mère, Moussia. Sélection, invitation, cocktail : je faisais partie des dix finalistes. Mais je n'ai pas gagné. Patrick Cauvin, qui était le président du jury, est venu me dire qu'il avait voté pour moi : ça a été mon lot de conso-



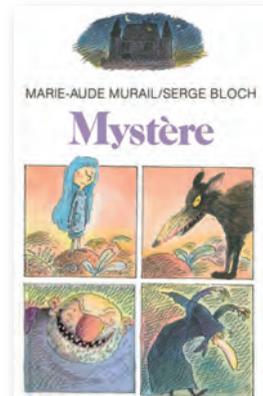
↑
Passage, Lausanne: P.M. Favre, 1985
 (Littératures).



↑
Pas si méchant, ill. Jean-Luc Cornette, Ker éditions, 2015 (Double jeu). Reprend 3 des textes du manuscrit de Marie-Aude Murail envoyé pour le prix du ministère, restés inédits pendant 30 ans.



↖ ↗
Mystère, ill. Serge Bloch, Gallimard Jeunesse, 1987 (Folio Cadet, 148)



lation. Les organisateurs du prix ont envoyé mon manuscrit à des éditeurs et « *Mystère* », une des nouvelles du recueil, a été lue et publiée par Geneviève Brisac, alors éditrice chez Gallimard. Mon échec s'est donc révélé très profitable. Quand je rencontre des jeunes qui ont participé à un concours d'écriture et qui n'ont pas gagné, je leur dis : « Regardez-moi, moi aussi, j'ai perdu. »

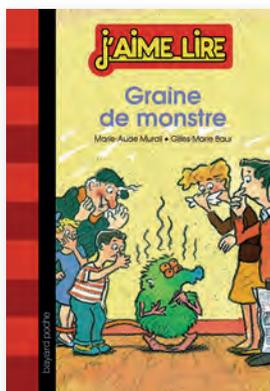
***Mystère*, c'est ton premier livre jeunesse et c'est ta rencontre avec Geneviève Brisac...**

... et ça change tout. Elle me parlait des enfants comme de « personnes ». C'était bien d'entendre ce mot dans la bouche d'une éditrice. Un peu plus tard, quand je lui ai envoyé *Baby-sitter blues* (1989), elle m'a dit : « On ne change pas une virgule ». Comme j'étais habituée au tripatouillage de mes textes, ça m'a fait un drôle d'effet. « Dans quelque temps, quand vous serez célèbre, vous m'invitez au restaurant », a-t-elle ajouté. À partir de là, elle m'a publiée de façon massive, dans cette maison qui avait une belle image, puisque entre temps Geneviève était arrivée à L'École des loisirs. Je dois cependant préciser que mon entrée dans L'École des loisirs s'est faite grâce à son directeur, Jean Fabre, si pétillant, si charismatique, qui voulait publier *Mystère* alors que j'avais déjà conclu avec Gallimard. « Si vous avez autre chose, m'a-t-il dit, pensez à nous ». Ce fut *Le Chien des Mers* en 1988,

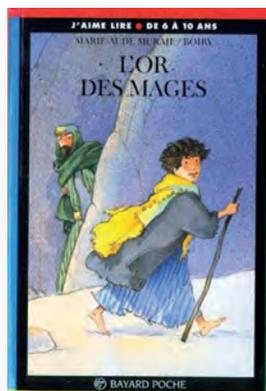
couronné par le Prix Sorcières des libraires et bibliothécaires spécialisés jeunesse. Finalement, le démarrage n'aura pas été trop dur. Pour réussir dans ce métier, il faut du travail et du talent. Mais il y a aussi un facteur chance.

Deux lignes fortes sont en place : *J'aime lire*, puissante chambre d'écho, et L'École des loisirs, garantie d'une efficace reconnaissance.

Absolument, et avec de vrais interlocuteurs, Jacqueline Kergueno, par exemple, la fondatrice de *J'aime lire*. Elle m'a fait venir dans les locaux de Bayard, curieuse de me rencontrer, car j'avais écrit une lettre de deux pages pour me défendre des corrections de l'orthophoniste. On n'avait pas à m'interdire le passé simple, ou le gérondif, ou tel mot compliqué. Ma thèse sur l'adaptation pour la jeunesse des romans classiques m'avait donné des armes, et je les ai utilisées. Par exemple, d'après les linguistes, un texte reste lisible s'il contient 80 % de mots connus. Je pouvais donc utiliser les 20 % restants pour introduire « caravansérail » (dans *L'Or des mages*) et « cuniculiculteur » (dans *Graine de monstre*) ! Sept années d'études en Sorbonne, ça sert ! Mais c'est bien, au démarrage, de rencontrer des gens qui ont des convictions, et tant mieux si ce ne sont pas les vôtres : ça vous oblige à argumenter !



↑
« Graine de monstre »,
ill. Gilles-Marie Baur, *J'aime lire*,
1986, n°117.



↑
L'Or des Mages, Bayard Jeunesse,
1996 (*J'aime lire*).



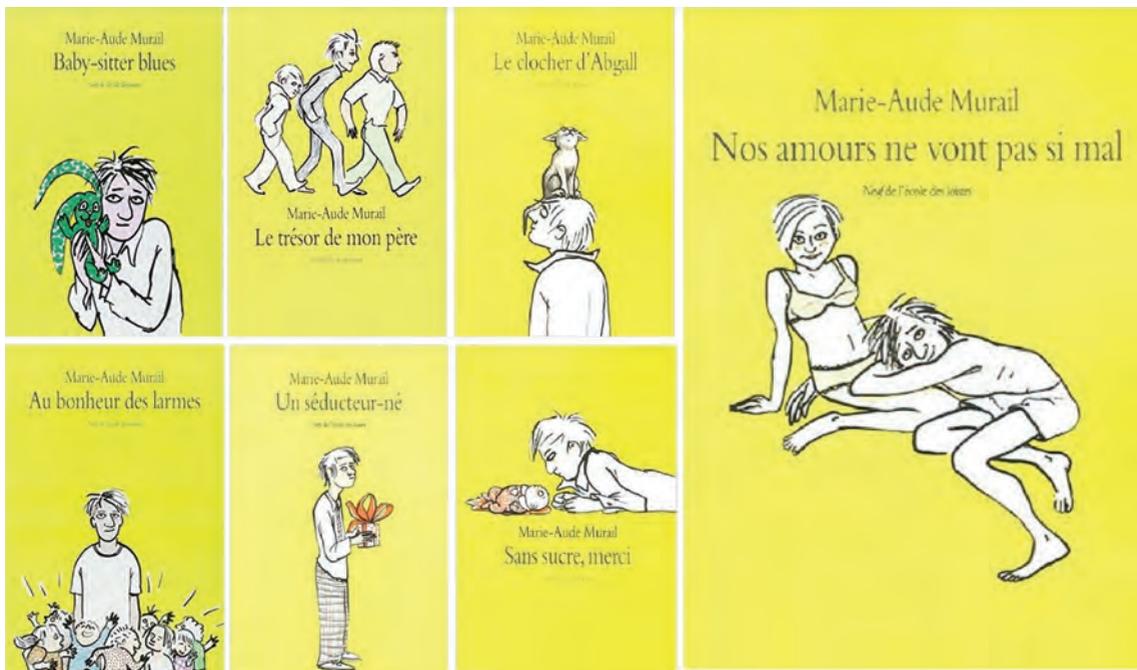
↖ ↗
Le Chien des mers,
ill. Yvan Pommaux,
L'École des loisirs, 1988 (Mouche).

À la fin des années 1980, Geneviève Brisac est devenue ton éditrice à L'École des loisirs, tu continues à publier dans la presse jeunesse. Commentent « Les mésaventures d'Émilien » qui vont se déployer sur sept livres.

J'ai voulu raconter le quotidien d'un ado, seul avec sa mère, en région parisienne. Cela me paraissait important qu'une situation concernant près d'un enfant sur deux autour de moi (je vivais à Paris à ce moment-là) se trouve représentée en littérature jeunesse. Écrire, c'est aussi dresser un état des lieux de la société. Mais je n'avais pas prévu d'en faire une série. Je ne prévois jamais d'écrire une suite à une histoire, mais il arrive qu'à la fin d'un roman, *Baby-sitter blues*, *Dinky rouge sang* ou *Sauveur & Fils*, je n'aie pas envie de quitter mes personnages. À l'époque d'Émilien, un héros que je fais grandir de 14 à 17 ans, on n'était pas encore dans l'engouement pour les séries ou les sagas, et ce n'était pas dans la culture de ma maison, à la réputation un peu élitiste. Mes romans se présentaient sous leur couverture crème très smart avec une vignette illustrative, parfaitement inintelligible pour une personne de 12 ans. Heureusement, nous avions les médiateurs de notre côté, libraires, bibliothécaires, enseignants.

Avec Émilien, tu poses une frontière très particulière entre le monde des adultes et celui des enfants, une frontière zigzagante, où l'adulte n'est pas toujours celui que l'on croit...

C'est quand même le Petit Poucet qui tire tout le monde d'affaire, non ? J'ai découvert le monde de l'enfance avec mon fils aîné, et durant ma propre enfance avec ma petite sœur Elvire, de quatre ans ma cadette. Ce monde m'a émerveillée, éblouie, épatée. Et dans la crèche parentale où je conduisais mon fils, les enfants des autres m'ont paru tout aussi formidables. Je les ai écoutés, vraiment, à leur hauteur. Ce qu'ils avaient à me dire me semblait bien plus intéressant que tout ce que l'on pouvait me dire par ailleurs. Lumineux, percutant, touchant, bouleversant. C'est cette force de l'enfance que j'essaie de montrer dans mes romans. C'est la petite Mystère, qui retourne toutes les situations rien qu'avec ses mots. Aujourd'hui, on dirait que c'est une histoire de résilience. C'est cette vitalité, cet élan de l'enfance qui me fascine. Ça ne veut pas dire que je ne tiens pas ma place d'adulte et je regrette même que les enfants et les adolescents soient trop souvent « adultifiés », comme disent les pys. Le fait qu'ils aient cette force en eux n'autorise pas les adultes à l'utiliser à leur profit.



En même temps que tu t'adresses aux plus grands avec Émilien, la collection Mouche accueille pour les plus petits *Le Hollandais sans peine*, où tu inventes une langue. On a l'impression parfois que c'est le langage qui tient le rôle principal dans tes romans.

J'avais inventé une langue, étant enfant. J'avais entièrement inventé un pays, la Tsviétlanie (de tsviétok, la fleur, en russe), j'y faisais couler un fleuve, le Galouböi, j'y battais monnaie, le tsirek, j'y mangeais du oumlar, un fromage blanc avec des raisins secs, et j'y buvais de la khova, une eau-de-vie de quetsche. J'y ai vécu de 12 à 40 ans, jusqu'au jour où j'ai donné ce pays à mes lecteurs dans *Mytho*. J'ai perdu la Tsviétlanie mais j'ai gardé le goût de jouer avec les mots, comme dans 22! où j'initie mon jeune lecteur au lipogramme en supprimant la lettre V, et je lui apprends à parler l'argot des voleurs dans la série des *Malo de Lange*.

En 1990, tu fais ta première incursion dans le roman policier avec *La Nuit des grottes*.

Le suspense policier n'est pour moi qu'un ingrédient, un exhausteur de goût comme on dit dans l'industrie agro-alimentaire. Le roman policier est ce que Boileau-Narcejac appelaient une « ma-

chine à lire ». Ça fait tourner les pages parce qu'il y a un secret et qu'on veut à tout prix le connaître. On en perdrait le sommeil. Mais si le roman n'est que policier, ce secret est décevant : c'est Truc ou Machin le coupable, parce qu'il est psychopathe ou qu'il voulait hériter. C'est pour ça que je mixe le genre policier à d'autres choses, une histoire d'amour, une comédie sociale, un élément fantastique, etc.

Pourtant, en 1991, ce sont les débuts de Nils Hazard, « le chasseur d'énigmes », dans une série de romans policiers, clairement identifiés comme tels...

... mais qui parlent d'amour, de clonage et d'étruscologie!

Et le premier tome donne toute la place à la psychanalyse d'une façon très hitchcockienne.

Oui, pour *Dinky rouge sang*, j'ai pensé au film de Hitchcock, *Pas de printemps pour Marnie*. L'héroïne enfouit dans son inconscient un drame d'enfance qui fait d'elle à l'âge adulte une voleuse et une mythomane. Nils Hazard, lui, se sent coupable d'un crime qu'il aurait commis à l'âge de 3 ans. Et l'enquête qu'il fait sur lui-même s'apparente à une



Baby-sitter blues, *Le Clocher d'Abgall*, *Le Trésor de mon père*, ont paru en 1989 en Médium à L'École des loisirs.
Au bonheur des larmes, en 1990.
Un séducteur-né, en 1991.
Sans sucre, merci, en 1992.
 Et *Nos amours ne vont pas si mal*, en 1993.
 Sont présentées ici les nouvelles éditions de 2006 (couv. Anais Vaugelade).



Le Hollandais sans peine, ill. Michel Gay, L'École des loisirs, 1989 (Mouche).
 Nouvelle couverture.



22!, ill. Yvan Pommaux, L'École des loisirs, 2008.



Dinky rouge sang, L'École des loisirs, 1991 (Médium).
 Couv. Médium poche de 2011, ill. Gabriel Gay.

cure psychanalytique, ce qui lui permet à l'âge adulte d'aider les autres, en menant des enquêtes mais sans se soucier d'arrêter les coupables. Dans une psychanalyse, on sait d'avance qui sont les coupables : c'est papa et maman, mais on ne les met pas sous les verrous pour autant !

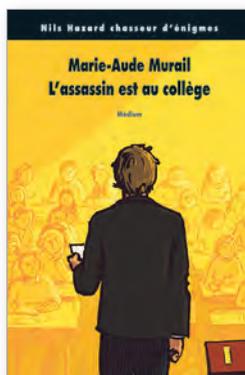
Ici, le narrateur qui porte le roman est un adulte...

Oui, parce que j'ai eu peur, en choisissant un narrateur ado ou enfant, de tomber dans le Club des Cinq. D'ailleurs, j'ai fait un premier essai d'intrigue policière avec Émilien dans une histoire de lettres anonymes qui s'intitulait «Le Corbeau de Courpignolles» et où Émilien se transformait en détective amateur. «Oui, on peut le publier» m'a dit Geneviève Brisac du bout des lèvres. «Bon, alors on ne le fait pas», ai-je répondu. Émilien n'est pas un enquêteur, c'est un ethnologue, il s'intéresse au comment des choses et non au pourquoi. J'avais fait une erreur d'interprétation sur mon personnage. Pour dépasser cet échec, j'ai écrit *Au bonheur des larmes*, dont je pense qu'il est un des meilleurs de la série. Émilien y est moniteur de colonie de vacances et il observe les autres, c'est sa vraie place. Mais je suis restée avec un désir inabouti d'intrigue policière. J'avais lu pour ma thèse un

Guide de la littérature pour la jeunesse (il n'y en avait guère à l'époque). L'auteur, Marc Soriano¹, y contestait le personnage d'enfant enquêteur parce qu'il flatterait la mégalomanie enfantine. D'un strict point de vue littéraire, cet enfant qui prend la place d'un détective adulte est rarement crédible. J'ai donc fait le choix d'un «je» adulte, ce qui était une décision importante pour moi. Jusque-là, mon héros avait l'âge de mon lecteur. En littérature générale, quand le héros est un enfant ou un adolescent, c'est l'adulte qui se souvient et qui raconte, c'est *L'Enfant* de Jules Vallès. J'en avais conclu que l'apport spécifique de la littérature jeunesse, c'est que l'ado y prend la parole, ce qui suppose de trouver la justesse du ton. Or, avec *Dinky rouge sang*, je renonçais à mon credo : le narrateur est un quadragénaire. Mais dans le premier tome, il dialogue avec l'enfant qu'il a été, et dans les suivants, comme il est prof, il dialogue avec la jeune génération, ce qui m'a permis de rester dans les limites, toujours incertaines, de la littérature jeunesse.



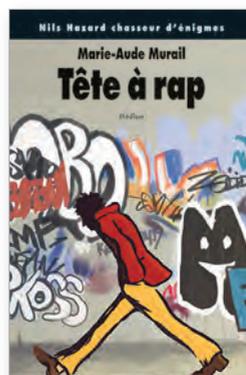
↑
 Chez Marie-Aude Murail.
 Tête sculptée et photographie
 de sa mère, et en dessous,
 ses classeurs d'archives familiales.



↑
L'Assassin est au collège, L'École des loisirs, 1992 (Médium).
Couv. Médium poche de 2011,
ill. Gabriel Gay.



↑
La Dame qui tue, L'École des loisirs,
1993 (Médium).
Couv. Médium poche de 2012,
ill. Gabriel Gay.



↑
Tête à rap, L'École des loisirs, 1994
(Médium).
Couv. Médium poche de 2013,
ill. Gabriel Gay.



↑
Qui veut la peau de Maori Cannell?
L'École des loisirs, 1997 (Médium).
Couv. Médium poche de 2012,
ill. Gabriel Gay.

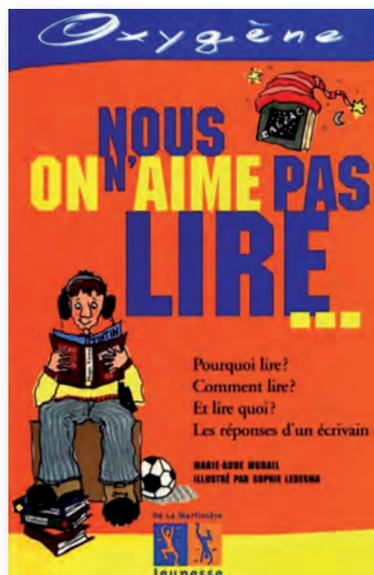
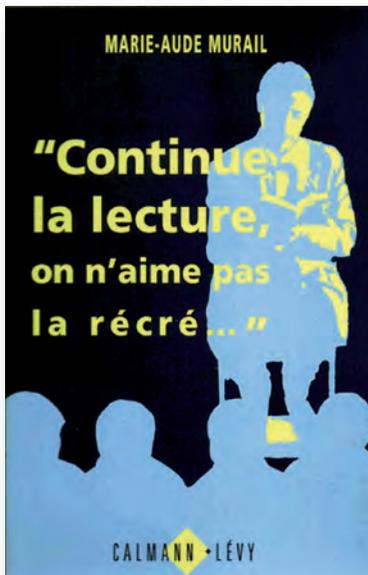
Peux-tu nous retracer la genèse de ce premier Nils paru en 1991?

Oh, c'est une longue histoire ! J'ai envoyé un premier manuscrit chez Duculot, qui avait une collection pour adolescents, Travelling, à une époque où je n'avais encore rien publié en jeunesse. Mon roman s'appelait alors *L'Homme hanté*. Le héros, qui se prétend amnésique, a été renversé par une voiture alors qu'il portait sur lui des vêtements de l'immédiat après-guerre. Le médecin puis le détective s'aperçoivent que les rares souvenirs qui restent à ce jeune homme sont incompatibles avec son âge. La mémoire de son père s'est substituée à la sienne parce qu'il se sent responsable de sa mort. C'était une intrigue complexe et, pour ne rien arranger, j'avais ajouté des personnages adolescents pour que cela fasse « roman pour ados ». Mais les deux trames ne se croisaient pas bien, j'avais encore pas mal à apprendre sur mon métier d'écrivain ! J'ai reçu une lettre de refus standard, sans rien qui me permette de retravailler. J'ai enfoui ce texte au fond d'un tiroir et je suis partie dans une autre direction. Après avoir publié quelques romans-miroirs, les *Émilien* (1989-1993) et les *Serge T.* dans *Je Bouquine* (1990-1997), j'ai lu la critique d'un journaliste à propos d'*Un séducteur-né* (1991). D'après lui, l'intrigue était bâclée. « Ni fait ni à faire », comme aurait dit ma grand-mère. Je crois que ça a déclenché un petit signal d'alarme dans mon cerveau. J'avais à apprendre la maîtrise d'une intrigue, ce que le roman-miroir n'exige

guère. Mais ce métier d'écrivain qui est le mien, on ne vous l'enseigne pas en France. Pas de « writing school » comme en Angleterre et aux États-Unis. Donc, j'ai décidé de me confronter à la reine des intrigues, qui est l'intrigue policière, et j'ai relu une des reines du genre, Agatha Christie, tout simplement pour regarder comment elle faisait. Puis j'ai retravaillé mon manuscrit, que j'ai rebaptisé *En quête d'une mémoire*. Je l'ai confié à Laurence Kiefé, qui m'avait déjà publié *La Nuit des grottes* chez Nathan. Elle m'a dit : « Il y a un fil rouge dans ton histoire, mais tu ne le tiens pas bien. » Phrase énigmatique, mais j'aime assez qu'un éditeur n'en dise pas davantage. Il pointe du doigt un problème, mais il te laisse chercher la solution. J'ai de nouveau rangé ce manuscrit pour le laisser reposer. Quand je l'ai ressorti, j'ai pensé à *Pas de printemps pour Marnie*, à ce rouge qui envahit l'écran de cinéma quand le souvenir d'enfance de l'héroïne veut refaire surface. Cette fois, je tenais mon fil, c'est devenu *Dinky rouge sang*, et Geneviève m'a rassurée : « C'est un bon roman. »

Aux débuts de Nils correspond la fin d'Émilien.

J'étais contente de boucler ce cycle. J'avais commencé avec une famille monoparentale, *Émilien* et sa mère. Sept romans plus tard, j'arrivais à une famille recomposée dans *Nos amours ne vont pas si mal*. Comme je le dis à mes jeunes lecteurs, « pas si mal, en amour, c'est déjà très bien. » Donc, je pouvais laisser mes personnages se débrouiller sans moi.



←
«Continue la lecture, on n'aime pas la récré...»,
Calmann-Lévy, 1993.

←
Nous, on n'aime pas lire, ill. Sophie Ledesma, De La Martinière jeunesse, 1996 (Oxygène).

En 1993, il se passe quelque chose de nouveau : tu écris sur ton métier. Tu publies chez Calmann-Lévy «Continue la lecture, on n'aime pas la récré...»

Ça s'est fait par le plus grand des hasards. On m'a proposé d'écrire un petit texte pour un ouvrage collectif à la gloire du vélo. Mon principal souvenir de bicyclette est la fois où j'ai atterri dans une clôture barbelée, autant dire que le vélo et moi menons des existences séparées. J'ai pondu un texte sur ce ton d'autodérision et il est tombé entre les mains d'une éditrice, Catherine Fel, qui m'a contactée pour me demander si je n'aurais pas envie d'écrire pour les adultes. Non, je n'en avais pas envie. Mais j'ai répondu que je pouvais raconter aux adultes mon métier d'écrivain pour la jeunesse. J'avais accumulé du matériel au fil des années, je savais que je pouvais intéresser et aussi faire rire, au risque de vexer les enseignants qui me recevaient dans les classes, puisque j'avais l'intention de parler des animations scolaires. Je constate que les enseignants rient plus volontiers à mes vanes aujourd'hui qu'en 1996. Est-ce qu'ils ont plus d'humour... parce qu'ils sont plus désespérés? Est-ce le ton que j'emploie qui a changé? De toute façon, dès le début de ma carrière, je me suis «compromise» avec l'institution scolaire.

«Compromise»?

Le livre scolarisé court le risque de servir à faire des dictées, à apprendre le passé simple ou à réaliser des panneaux sur le vignoble, j'ai vu faire tout cela à partir de mes romans... Je suis évidemment très flattée d'être scolarisée, mais je souhaite que cela se fasse de la façon la plus gaie et la plus créative possible. J'ai dans mes archives d'excellents exemples de ce qu'on peut faire en classe avec la littérature de jeunesse : des poèmes ou des raps, des bandes dessinées, des romans-photos, de nouvelles couvertures pour mes livres ou des fins alternatives, des lettres aux personnages, et j'ai vu des pièces de théâtre, des spectacles de marionnettes, j'ai participé à des émissions de radio au collège, à des vidéos pour Internet, etc.

Ce livre, «Continue la lecture...», où tu parles de ton métier, te permet aussi de militer pour la littérature jeunesse en t'adressant aux adultes.

J'y ai sans doute vu une opportunité, celle de crédibiliser la littérature pour la jeunesse en devenant – momentanément – un écrivain pour adultes. Je voulais que l'on comprenne que je n'écris pas pour les jeunes par défaut, parce que je serais incapable d'écrire pour les adultes, mais par choix.

Cette supposée incapacité des auteurs jeunesse à écrire pour les adultes est une idée coriace. Ce plafond de verre qui empêche l'auteur pour la jeunesse d'aller du côté de la littérature générale, ne pousse-t-il pas certains auteurs jeunesse à publier des textes qui ne sont plus véritablement pour la jeunesse ?

Je suis pour ma part dans une situation paradoxale. Mes lecteurs, dont certains ont grandi avec mes livres, sont de plus en plus âgés, je m'en rends compte dans les salons où je me tords le cou quand je leur demande à qui je dois dédicacer alors qu'au début je les avais à hauteur d'yeux. J'ai toujours dit que la littérature de jeunesse était la continuateurice des contes et de la littérature populaire, et qu'elle était intergénérationnelle. Je me réjouis quand je vois venir vers moi des parents et leurs enfants qui ont partagé la lecture de mes romans. Mais quand j'écris, j'ai besoin d'imaginer un jeune lecteur ou une jeune lectrice lisant par-dessus mon épaule parce que je sais que j'écris mieux quand je travaille pour eux. Je veux tellement que mon histoire les tienne, les retienne, comme ce garçon qui m'avait dit à propos d'un de mes romans : « Je n'ai pas pu m'empêcher de le lire »...

En 1996, tu restes dans ton emploi de médiatrice du livre avec *Nous, on n'aime pas lire* (La Martinière), mais cette fois, tu t'adresses aux ados eux-mêmes.

Je ne suis pas une médiatrice du livre à proprement parler. Je témoigne partout où je vais de ce que je suis une lectrice heureuse. Rien de plus efficace que de prêcher d'exemple. *Nous, on n'aime pas lire* était un peu une gageure, puisque j'écrivais à des non-lecteurs pour les convaincre de lire... Mais c'était logique puisque je disais à l'époque que j'étais un auteur pour ceux qui n'aiment pas lire. Il faut dire que j'étais surtout invitée dans des endroits où j'étais la dernière cartouche du prof de français, dans les ZEP, dans les banlieues qui craignent. Ce qui m'inquiète un peu, c'est qu'on m'y invite de moins en moins. Peut-être que les profs n'osent plus me faire venir parce qu'ils ont peur que ça se passe mal ou que je les juge sur le comportement de leurs élèves ? Ça me ferait vraiment ch... d'être devenue un auteur de centre-ville.

Tu ne me rends pas la transition facile : en 1997, c'est *Jésus comme un roman*. Ce texte est une commande d'un éditeur, expérience nouvelle là encore. Ce livre est dédié à ta mère.

Ma mère est en train de mourir du cancer pendant que je l'écris... Je n'arrivais plus à me raconter d'histoire, cela ne m'était plus possible. Alors, quand Bayard m'a proposé de raconter celle de Jésus, j'ai eu l'impression qu'on me tendait une perche. Je suis catholique dans le sens que j'ai été élevée dans cette religion. Ma mère disait qu'elle avait la foi du charbonnier et mon père qu'il était un mystique sans Dieu. Savoir si j'ai la foi ou non, cela ne m'intéresse pas, je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais parler de Jésus à des jeunes qui te demandent comme ma petite-fille de 12 ans l'autre jour devant une descente de croix : « C'est qui, lui ? », ça m'intéressait. Mon mari, ancien séminariste, m'a fourni toutes les références bibliographiques, et je me suis lancée, tout d'abord en écrivant à l'imparfait et à la troisième personne. Je voulais faire un récit linéaire en partant du patchwork des quatre évangiles. Le résultat était bien un récit, mais froid, où Jésus se promenait comme la statue du Commandeur. Cette version a été relue par un exégète qui m'a demandé toutes sortes de corrections : je n'avais pas le droit de parler des « frères » de Jésus, je ne devais pas le faire courir (sic), les miracles devaient rester discrets, plutôt symboliques que réalistes. Moi, en tant qu'écrivain jeunesse, je me posais d'autres questions. Qu'est-ce que ça veut dire pour un enfant de 10 ans : « Va et ne pêche plus » ? Ne va-t-il pas confondre la résurrection du Christ avec un roman de la collection « Chair de poule », très à la mode à l'époque ? Finalement, j'ai tout réécrit en revenant au roman-miroir. J'ai choisi le « je » de l'apôtre Pierre, le témoin le plus humain et le plus faillible. J'ai écrit au présent en démarrant, à la façon d'un polar, avec un corps qui a disparu et en faisant des chapitres courts, haletants. Je regrette que ce livre n'ait pas rencontré le public auquel je le destinais. On l'offre pour les communions solennelles. Moi, je voulais un autre lecteur, celui qui n'a pas été catéchisé.

La Charte des auteurs et le prêt payant

La Charte des auteurs et illustrateurs pour la jeunesse est née en 1975 par la volonté d'une poignée d'auteurs qui voulaient défendre leurs conditions de travail ainsi que la qualité de la littérature pour la jeunesse, et obtenir une juste rémunération des animations scolaires.

La Charte compte aujourd'hui plus de 1 000 membres, dont on peut trouver les coordonnées sur son site Internet. Devenue partenaire incontournable des éditeurs, la Charte est désormais consultée sur tous les sujets qui concernent le métier d'auteur. À la fin des années 1990, une de ses grandes batailles sera de faire reconnaître le droit des auteurs sur les lectures multiples de leurs livres en bibliothèque. Un auteur ne peut pas s'opposer au prêt de son livre en bibliothèque publique. En compensation, il perçoit une rémunération et une retraite complémentaire financées par les fournisseurs de livres et par l'État. Les lecteurs inscrits en bibliothèque ne sont en aucun cas concernés. C'est la Sofja, société pour la défense des intérêts des auteurs de l'écrit, qui perçoit le droit de prêt et le redistribue aux auteurs et aux éditeurs.

Marie-Aude Murail



↑ Photo prise au cours de l'opération « Les auteurs à poil(s) ! » menée par la Charte pour attirer l'attention sur la faiblesse de la rémunération des auteurs.

1998 est aussi marqué par ton entrée avec ta sœur Elvire au conseil d'administration de la Charte des auteurs et illustrateurs pour la jeunesse.

C'est le moment où je prends conscience que j'ai bien un métier et que nous, auteurs, nous faisons partie d'un circuit économique. Nous sommes au départ de la chaîne du livre qui, sans nous, n'existerait pas, et comme toute matière première, nous sommes exploités.

On sent que le mot « métier » a beaucoup d'importance pour toi.

Peut-être parce que, pendant des années, les gens autour de moi se sont demandé ce que je faisais. Rester assise ou couchée à regarder le plafond avec un air d'idiote de village, ce n'est pas une bonne représentation du travail. D'ailleurs, il me suffit d'aller demander un prêt à mon banquier pour douter que j'ai bien une activité. D'abord, je dois cocher dans la case socioprofessionnelle : autre, autant dire alien, et puis on me demande quelle garantie j'offre. Eh bien, soyons claire, écrivain est un métier, mais c'est un métier sans garantie.

Et que tu as voulu défendre en entrant à la Charte.

C'est ça. Elvire m'a entraînée à une assemblée générale de la Charte et, quand on a demandé que quelqu'un se dévoue pour s'occuper de la trésorerie, ma sœur a levé la main. Je l'ai suivie au conseil d'administration. Pendant un temps, j'ai été vice-présidente. Ça a été l'apprentissage du combat syndical. Revendiquer pour soi-même quand on est un écrivain, c'est difficile, cela suppose d'avoir une idée de sa valeur. Valeur littéraire ou valeur marchande ? Vouloir gagner de l'argent avec son art, cela paraîtra toujours un peu vulgaire. J'ai trouvé beaucoup plus facile de me battre pour les autres que pour moi-même. J'ai appris à lire les contrats, j'ai rencontré les éditeurs pour parler d'à-valoir, du droit de passe, aujourd'hui supprimé, ou du taux de droits d'auteur. Pour moi, ça a été libérateur. J'ai cessé de m'aplatir devant ceux qui pensaient me faire un honneur en me publiant et qui allaient jusqu'à me dire que c'était préférable qu'un écrivain ait un « vrai » métier en dehors de l'écriture... Ce fut aussi la période du prêt payant en bibliothèque, une avancée pour la protection

des auteurs, mais qui a été très mal comprise. On nous a accusés de vouloir priver de lecture les enfants pauvres en leur faisant payer le droit d'emprunter nos livres !

Nous sommes à la veille de l'an 2000. Pour l'occasion, *Je bouquine*, mensuel pour les adolescents, te commande une série de six nouvelles pour lesquelles tu vas voir du côté du fantastique. Six nouvelles qui deviendront ensuite un livre, *D'amour et de sang*.

Béatrice Valentin, la rédactrice en chef de *Je bouquine*, m'a demandé de trouver un objet qui traverserait les siècles pour arriver entre nos mains en l'an 2000. J'ai choisi le flacon de parfum que Marie-Madeleine réserve à l'embaumement du corps du Christ, mais qu'elle n'utilise pas puisqu'il ressuscite ! D'après la légende, Marie-Madeleine aurait quitté la Palestine pour la Gaule et j'ai imaginé qu'elle emportait avec elle ce flacon de parfum au pouvoir magique. Le premier épisode se passe en Gaule romaine, le deuxième chez les Francs... Les délais d'écriture étaient très courts et je n'étais pas un auteur de roman historique. J'ai donc demandé qu'on m'adjoigne une documentaliste. C'est à cette occasion que j'ai commencé à travailler avec Colette François, une doc que je connaissais grâce à sa fille, lectrice de mes romans. Nous avons formé un tandem très efficace, Colette m'envoyant la documentation au fur et à mesure que mon récit soulevait des questions du type : avait-on des mouchoirs au Moyen Âge ? Colette allait jusqu'à appeler monsieur le conservateur du Musée du mouchoir à Cholet pour s'assurer de la réponse (qui est non). Je ne la remercierai jamais assez pour cet apprentissage. Maintenant, je vais chercher ma documentation toute seule, comme une grande.



Voir page suivante un exemple de recherches pour *Scénario catastrophe*.

Se documenter

Elles se connaissent depuis 1993 parce que la fille de l'une lit les livres de l'autre. Qui veut la peau de Maori Cannell ? est même dédié à Marie, la fille de Colette, qui a permis cette rencontre. Cinq ans plus tard, Marie-Aude Murail et Colette François, documentaliste, travaillent ensemble pour *D'amour et de sang* (1999-2000).

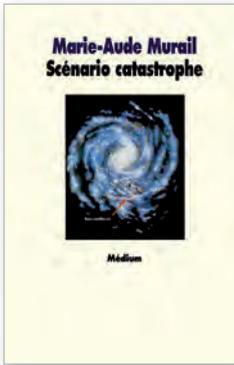
Colette François : Je suis documentaliste spécialisée dans le domaine économique alors, quand Marie-Aude m'a sollicitée pour une collaboration, « je suis tombée de ma chaise ». Je n'étais pas du tout sûre d'être capable de tenir le rôle qu'elle me confiait. Mais j'aime bien les défis et j'ai pris le risque par amitié pour Marie-Aude. Je me suis investie pour répondre aux questions originales et diversifiées qui m'étaient soumises. J'ai surtout travaillé en bibliothèque car les questions posées touchaient, pour la plupart, à des connaissances historiques qui ne m'étaient pas familières. J'ai appris beaucoup au fil de ces mois de collaboration. Chaque semaine, j'envoyais des documents dans lesquels Marie-Aude pouvait piocher ce qui l'intéressait. Je me souviens aussi de moments extraordinaires, des fulgurances créatives qui naissaient des informations que nous nous échangeions au téléphone et qui nourrissaient directement son inspiration de romancière. C'était très impressionnant pour moi d'être témoin « en direct » de la création d'un roman. Cette expérience inoubliable, pour laquelle je ne saurai jamais assez remercier Marie-Aude, est une vraie chance, dont je mesure, encore aujourd'hui, toute la force. Après *D'amour et de sang*, ma vie professionnelle ne m'a plus permis de collaborer avec Marie-Aude.

C'est ici donc qu'intervient le deuxième temps de votre rencontre professionnelle, puisque Marie-Aude affirme que c'est vous qui lui avez permis d'aborder la documentation par elle-même, lui ouvrant ainsi un champ nouveau d'exploration littéraire.

De mon point de vue, il faut être clair : Marie-Aude a toujours su se documenter. Peut-être lui ai-je apporté quelques astuces ou « ficelles de métier ». Mais j'étais disponible et toujours prête à la soutenir en cas de besoin. La confiance réciproque a certainement fait avancer l'une et l'autre.

À quoi ressemble le métier de documentaliste aujourd'hui ? L'accès à Internet a constitué une véritable révolution pour le métier de documentaliste, c'est une évidence. Auparavant, il s'agissait surtout de trouver l'information. Maintenant que tout le monde y a accès, notre métier est de trier les sources pour ne retenir que les plus fiables, et de réaliser des synthèses pour rendre l'information claire et pertinente. Cette recherche de pertinence repose sur une veille documentaire permanente pour se tenir au courant des tendances et de l'évolution des connaissances.

Propos recueillis par Marie Lallouet



↑ Marie-Aude Murail a fait un véritable travail de recherche pour rédiger ce tome de Nils Hazard paru en 1995, avec la fameuse couverture crème.

→ Un exemple parmi les nombreuses coupures de presse réunies et annotées.

les Chinois (ni se tromper dans leurs prévisions ni ont fait peur aux habitants de "L'Étoile mystérieuse" de Hergé). Plus tard, le profite fu : "Le châtimant, ah, ah, le châtimant" a sans doute quelque lien avec Harvay Live, le fondateur de la secte Millénaire A.H.L.

Astronomie

Ouf ! Les Chinois nous évitent la collision cosmique de 2126 !

Le plus beau spectacle de l'été. La pluie d'étoiles filantes des Perséides, est aussi une source d'inspiration pour les astronomes prévoyants. En effet, au début d'août, la Terre croise l'orbite de la comète Swift-Tuttle, dont les poussières qui elle abandonne lors de ses passages répétés pénètrent alors dans l'atmosphère au rythme de plusieurs dizaines de milliers à l'heure. La question se posait donc : et si la planète et la comète venaient à se rencontrer un jour ? Catastrophe inévitable, aux conséquences inimaginables.

Profitant de son dernier passage près de la Terre, en décembre 1992, les astronomes ont affiné leurs calculs et prévu son retour pour le 13 août 2126. Pour l'instant, il n'est pas certain que la comète traverse de son orbite par notre planète... Une épée de Damoclès au-dessus des générations prochaines. Heureusement, le passé est venu à la rescousse du futur...

des observations de 188 (dynamis Han) que les chercheurs ont précisés les paramètres de l'orbite elliptique de la comète. La surprise vient du fait qu'en acceptant ces données chinoises, les chercheurs ont dû remettre en question celles engrangées par les astronomes en 1862, sur lesquelles reposent la découverte de la comète Swift-Tuttle.

Les anciens Chinois plus rigoureux que les savants du XIX^e siècle ? Pour les auteurs de cette étude, plusieurs éléments poussent à le croire, notamment le fait que, d'après les meilleures données orbitales, le passage de 188 (et celui de 69 avant notre ère, remarqué aussi) est parfaitement confirmé. À l'inverse, ils affirment que les observations de 1862 nous entachées d'erreurs systématiques. En attendant, le rendez-vous catastrophe avec une pierre du ciel n'a plus de date prévue... L'EP.

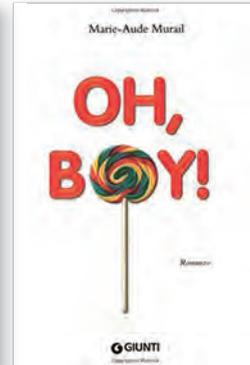
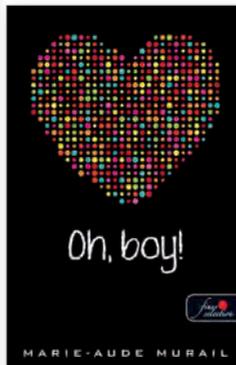
Par ce passage à Los Angeles est 800 ans. Lors de son retour en 2126, la comète Swift-Tuttle - habitée de son dernier passage, en décembre 1862 - s'effondre sur sa orbite plane.

C'est le châtimant! faites pénitence! La fin des temps est venue!

Vignette extraite de *L'étoile mystérieuse* d'Hergé (Casterman (1942).



↔ Oh, Boy!, affiche de la pièce de théâtre et couvertures hongroise, vietnamienne et italienne.



2000, c'est *Oh, boy!* Un grand moment. Trois orphelins se demandent ce qu'il va advenir d'eux. Leur demi-sœur bourgeoise en mal d'enfants ou leur demi-frère homo et bien peu raisonnable semblent des réponses très improbables à leur question.

J'ai ressenti un grand bonheur à écrire *Oh, boy!* et je m'encourageais moi-même : lâche-toi, va au bout de tes émotions, va au bout de chaque scène. Et cette fois, j'ai fait un pas de plus dans la recherche documentaire. Je suis allée sur le terrain. Comme j'avais une scène de transfusion sanguine à décrire, je suis allée à l'hôpital de Bordeaux, où j'habitais alors, et j'ai regardé comment s'effectue le prélèvement des plaquettes sanguines, j'ai aussi posé des questions à l'interne qui se trouvait là. Par la suite, j'ai de plus en plus opté pour cette méthode. Je vais voir ce qu'on pourrait appeler des personnes-ressource, je prends rendez-vous en usant de mon sésame : « Bonjour, je suis écrivain pour la jeunesse ». Que j'aie affaire à une psychologue clinicienne, une maîtresse de maternelle ou une coiffeuse, j'ai toujours un retour enthousiaste. « Vous avez raison de vouloir parler de ce problème (ou de ce métier) aux jeunes... »

***Oh, boy!* est un roman précurseur des questions de genre et de législation familiale qui nous ont beaucoup occupés depuis lors. Que penses-tu de ces débats ?**

J'ai l'impression que la censure est beaucoup plus forte aujourd'hui que quand j'écrivais *Oh, boy!* La Manif pour tous est passée par là. On se déchaîne sur Internet pour des riens, l'humour est devenu un sport à risque.

Il y a quelques mois, dans une école privée du côté de Nice, où la prof n'avait pas fait lire *Oh, boy!* à ses quatrièmes à cause des réactions éventuelles des parents, j'ai parlé d'homosexualité comme d'habitude avec beaucoup de décontraction. Mais là, j'ai entendu qu'on disait dans mon dos : « Ah non, c'est dégoûtant, c'est pas normal... » Je sais bien qu'à l'adolescence on peut avoir peur de ne pas être normal, c'est-à-dire non conforme aux attentes de ses pairs, des parents, de la société, etc. Mais c'est précisément à l'adolescence qu'il faut extirper les préjugés avant qu'ils s'enracinent. J'aurais pu « casser » ces deux collégiens ou bien leur faire la

Oh, boy! de Moscou à New York



Oh, boy! a été traduit en russe il y a dix ans par la petite maison d'édition Samokat et n'a alors provoqué que quelques remous. Une loi de censure vient d'être édictée en Russie « contre la propagande des relations non traditionnelles auprès des mineurs ».

Oh, boy! tombant sous le coup de cette loi, mon éditrice, Irina Balakhonova, a dû le faire paraître dans une collection réservée aux plus de 18 ans et le vendre sous blister pour en interdire le feuilletage!

Je me suis rendue en décembre dernier au Salon du livre de Moscou. J'ai rarement dédicacé autant de livres. À la fin d'une de mes conférences, des jeunes sont venus me dire que je leur donnais du courage et, plus terrible encore, qu'on les destinait à l'enfer après leur mort, mais qu'en raison de leur homosexualité, l'enfer, on le leur faisait déjà vivre sur terre.

Oh, boy! a été transposé au théâtre dans une mise en scène d'Olivier Letellier. Molière du meilleur spectacle pour la jeunesse en 2010, il a été joué 800 fois à ce jour, et depuis peu traduit en anglais. Je me suis rendue à New York au mois de janvier pour le voir jouer au New Victory Theater, à Broadway, s'il vous plaît!

J'ai assisté à deux représentations au milieu d'un public familial très réceptif. C'est presque mission impossible d'obtenir un partenariat avec un théâtre américain, de même qu'il est exceptionnel que nos livres soient traduits ou nos films doublés. Nous sommes étiquetés « sophisticated » ou tout simplement « too French ».

Les New-Yorkais avec lesquels je me suis entretenue se sont étonnés avec beaucoup de candeur que *Oh, boy!* traduit en 15 langues ne le soit pas en anglais. « Why? » Je leur ai dit qu'on ne nous traduisait pas aux USA. Et de nouveau, « why? » se sont-ils étonnés. J'ai dû, avec une certaine prudence euphémique, évoquer le protectionnisme culturel et le manque d'ouverture aux cultures étrangères. J'ai eu l'impression de dire une grande nouveauté! Pourtant, seuls 3% des livres publiés aux USA sont des traductions, tous pays confondus, et 1% seulement concerne la fiction.

Marie-Aude Murail



morale. Mais j'ai choisi une autre option, je leur ai parlé de moi : « Quand j'étais petite fille, dans ma tête, j'étais un petit garçon. Je me donnais des noms de garçon. Je n'étais pas contente d'être une fille. Ma première histoire d'amour, dans ce lycée où il n'y avait que des filles, c'était une fille avec des yeux bleus. On n'est pas allées plus loin que de se serrer la main en se regardant dans le fond des yeux, mais je peux te dire que je l'aimais. Et l'année suivante, je suis tombée amoureuse d'un garçon. Je ne sais toujours pas qui je suis. J'aime bien quand on se trompe sur mon sexe, qu'on me dise « bonjour monsieur », j'ai toujours joué avec ça. Je ne sais pas pourquoi je suis comme ça, mais j'ai le droit d'exister. Et ça ne m'a pas empêchée d'être mariée et mère de famille, figure-toi. Parce que rien n'empêche rien. »

Quand je me dévoile de cette façon-là, je reçois un silence, un silence total. Le silence de l'intériorisation, parce qu'ils sentent bien que je me mets en danger, que je ne triche pas, que je suis très vulnérable, qu'ils pourraient me faire mal s'ils le voulaient, mais ils ne le font pas.

Jusqu'en 2001, on croise assez peu de personnages principaux féminins dans ton œuvre. C'est alors qu'arrive, pour les plus jeunes lecteurs, l'Espionne, une de tes plus jolies petites filles...

Parce que j'en avais une à la maison. Elle m'a montré que c'était bien d'être une fille, montré, pas démontré. Je l'avais sous les yeux.

Et cette petite Espionne est un personnage magnifique. Dans la féminité, mais en toute liberté.

Je suis heureuse que tu le dises. Elle est créative, inventive, sûre d'elle-même et de son sexe.

On m'a longtemps fait remarquer que je n'avais pas d'héroïnes dans mes histoires. Je m'en excusais auprès de mes lectrices en arguant du fait que j'ai eu deux grands frères, puis deux fils, et en prétendant que les choses seraient différentes si j'avais une fille. C'est ce qui m'est arrivé aux abords de la quarantaine quand la bien nommée Constance est venue au monde et a changé mon point de vue sur lui. Mes héroïnes sont devenues de plus en plus nombreuses, certaines prenant même la direction du récit, Catherine Roque, Madeleine Bouquet, Venise et Morgane Morlevent, Cécile Barrois, Marianne, Miss Charity, Ruth, Violaine, etc. Toutes ces figures féminines dessinent une sorte de « bestiaire » comme on en trouve chez tous les écrivains. Chez mon auteur préféré, Charles Dickens, il y a Dora Copperfield, la *child wife*, la femme-enfant, Miss Havisham, la momie, Mrs Wilfer, l'hystérique, ou encore la petite Dorrit, l'*Angel in the house*, l'ange de la maison... Chez moi, j'ai repéré cinq types féminins récurrents : la sorcière, l'androgyn, la dame à la licorne, l'allumeuse et la bergère ! Récemment, en relisant la série des Nils ou bien *Amour, vampire et loup-garou*, je me suis dit que je n'étais pas si authentiquement féministe que ça. Constance, qui est maintenant une jeune fille très en pointe sur le féminisme, m'a poussée à



↑
L'Espionne se méfie, ill. Frédéric Joos,
Bayard Éditions Jeunesse, 2004
(J'aime lire, 174).

« J'ai rassemblé Emmanuel, Mehdi,
Grégory n°1 et Grégory n°2. J'ai dit :
— On va faire du contre-espionnage.
Angelo a ajouté :
— On va espionner les espions qui nous
espionnent.
Lui, je ne l'avais pas rassemblé. Il est venu
tout seul. »

L'Espionne se méfie. p.6

« Dans James Bond, les espionnes
ennemies sont Russes.
— Mais Gabrielle parle français,
a dit Emmanuel.
J'ai crié :
— Parce qu'elle est doublée !
J'ai expliqué à mon club qu'il fallait
sauver Angelo du piège. Les Russes
voulaiement sûrement l'enlever pour lui
faire avouer le secret du compteur
Geiger antiatomique. »

L'Espionne s'énerve. p.16



↑
L'Espionne s'énerve, ill. Frédéric Joos,
Bayard Éditions Jeunesse, 2003
(J'aime lire, 172).

reconsidérer ce que j'avais écrit. Mes personnages masculins ont parfois un côté macho que je trouvais sexy et que je trouve juste pénible à présent. Quand mon éditrice m'a demandé si je souhaitais modifier des choses dans mes romans au moment de leur passage en poche, j'ai rectifié certains dialogues... Ça m'a grandement soulagée!

Ton travail de révision n'a porté que sur cette question?

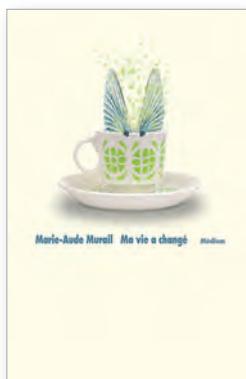
Non, je me suis confrontée à des problèmes plus techniques, des scènes que j'avais omis d'écrire par paresse et, à l'inverse, des longueurs, des explications inutiles par manque de confiance en mon lecteur. Mon éditrice se plaint de l'absence d'intrigue dans les manuscrits qu'elle reçoit, comme si, sous prétexte qu'on sait écrire ou penser, on pouvait se passer d'une histoire à raconter. Mais quand on est romancier, une intrigue bien construite est la moindre des politesses. La réédition de textes anciens peut encore poser un autre problème, celui de leur réactualisation. Est-ce qu'on va garder l'histoire dans son jus avec le match France-URSS et le prix du magnétoscope en francs? Les jeunes de 12 ans ne savent plus ce que c'est qu'une cassette ou un walkman. Et est-ce que la façon de parler des ados sonne encore juste, quinze ans plus tard? Au moment de la réimpression des *Émilien*, j'ai tout relu à voix haute à ma fille qui avait 11 ans. Je n'ai eu à effectuer que quelques retouches « technologiques » parce que le ton humoristique était resté contemporain. Pour les Nils, c'était plus compliqué parce que l'arrivée du téléphone portable a changé la donne pour le roman policier. Il y a un avant et un après Internet et les réseaux sociaux. On ne peut pas plus actualiser les Nils qu'Agatha Christie. Dans les deux cas, on est dans le registre du roman historique. Je préfère ne rien enlever au côté vintage de *Dinky rouge sang*. Mais dès la première page, je me suis débrouillée pour indiquer la date dans la lettre que Nils adresse à Catherine : « Paris, le 12 décembre 1990 ». On a changé de siècle depuis...

En ce début du XXI^e siècle justement, une autre aventure commence : écrire à six mains avec ton frère Lorris et ta sœur Elvire. Ce sera Golem (Pocket).

Nous venions de perdre notre mère, nous étions quatre orphelins, Tristan, l'aîné, compositeur de musique, et les trois autres, écrivains. Nous nous sommes raconté une histoire pendant deux ans, Lorris, Elvire et moi. *Golem* s'inspire de la légende juive du golem, construit par le rabbin Loew pour protéger le ghetto de Prague, et qui finit par échapper à son maître. En version actualisée, dans la banlieue des Quatre-Cents, Jean-Hugues, un jeune prof de français, et son élève de 5^e, Majid Badach, tous deux accros au jeu vidéo « Golem », en font malgré eux sortir les personnages, un golem, bien sûr, mais aussi Natacha, une espèce de Lara Croft avec un dégom-laser, ou bien Bubulle, un dragon superpuissant dans le jeu, mais de la taille d'une souris dans la vraie vie. Nous nous retrouvons parfois tous les trois au 40 rue de Bretagne, dans l'appartement où nous avons grandi, pour décider ensemble de la suite à donner à notre roman-feuilleton. Ce ne fut pas vraiment un travail divisé par trois, mais plutôt multiplié par deux pour chacun de nous. Être relu(e) par deux écrivains, ce n'est pas anodin [voir l'article à trois voix consacré à cette aventure, page 148].

Et tu récidives en 2003 en écrivant avec Lorris L'Expérimenteur...

... que Geneviève a rebaptisé *L'Expérimenteur* sur notre contrat! C'est parti d'une idée de mon frère. Il venait de lire *Une histoire du paradis* de Jean Delumeau et il a eu envie que nous cherchions le paradis comme deux explorateurs chercheraient un pays non cartographié. Mais notre route a dévié, nous avons buté sur la mort, qui est un peu le passage obligé vers l'au-delà, et donc sur l'angoisse de mort. Comme dirait Woody Allen : « Tant que l'homme sera mortel, il ne sera jamais décontracté. » Au centre de notre récit, il y a un face-à-face entre un jeune homme, Théo, qui vient de perdre sa femme, et un chirurgien, le professeur Delmotte, obsédé par l'idée de la mort. C'est un ancien *French doctor* qui, sur les champs de bataille d'Afghanistan, a collecté des cas d'EMI (des expériences de mort imminente), dont on va découvrir



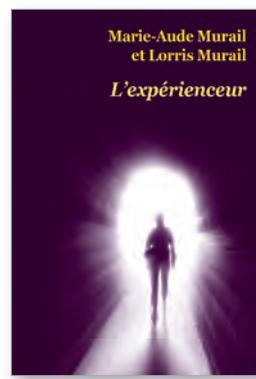
↑
Ma vie a changé, L'École des loisirs, 1997 (Médium poche).
 Couv. © Franck Juery.



↑
Amour, vampire et loup-garou, L'École des loisirs, 1998 (Médium).
 Couv. Médium poche de 2015,
 © John Stortz.



↑
Tom Lorient, Marie-Aude Murail, L'École des loisirs, 1999 (Médium).
 Couv. Médium poche de 2017.
 © Charly Franklin/Getty Images.



↑
L'expérienceur, Marie-Aude Murail et Loris Murail, L'École des loisirs, 2003 (Médium).
 Couv. Médium poche de 2017.
 © tjhunt/iSotck.

que c'est lui qui les provoquait. Les expérienceurs sont ces personnes qu'on déclare cliniquement mortes et qui racontent toutes la même chose sur cet au-delà qu'elles ont visité : la sortie du corps, le passage dans le tunnel de lumière, les anges ou les morts qui vous accueillent, etc. *L'Expérienceur* est un livre qui dégage un charme étrange. Il a été écrit par deux agnostiques qui laissent supposer qu'il y a une vie après la vie. Je ne sais pas si ce texte nous a fait du bien, mais ce que je sais, c'est qu'on n'a plus jamais réussi à écrire ensemble. Comme si c'était pour nous le dernier sujet.

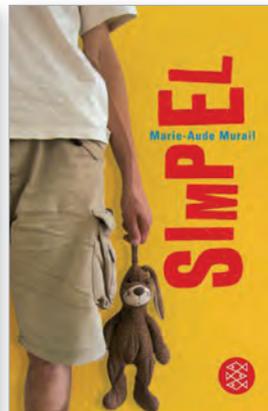
En 2004, c'est *Simple*... Te revoilà toute seule à la barre. Te rappelles-tu comment l'idée de *Simple* et de son lapin en peluche qui parle est venue ?

Il y a un auteur que j'ai lu, étant enfant, et dont le maniement du fantastique m'a influencée. Marcel Aymé. Dans ses contes, *Le Passe-muraille* ou *La Carte du temps*, Marcel Aymé procède toujours de la même façon. Dans un univers ordinaire, quotidien, de grisaille même, il introduit avec beaucoup de désinvolture quelque chose qui est tout à fait impossible. Par exemple, un petit fonctionnaire s'aperçoit qu'il peut traverser les murs ou bien le gouvernement décide de distribuer des cartes de rationnement du temps et les écrivains, étant inutiles, se voient privés d'une partie de leur vie... J'ai opté très tôt pour ce type de fantastique. Dans *L'Oncle Giorgio*, un *J'aime lire* du début de ma carrière

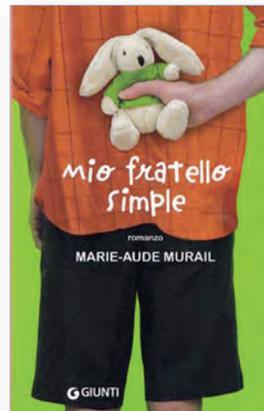
(1987), le héros est allergique aux enfants. Les petits garçons lui donnent des boutons et les petites filles des rhumes. Plus tard, dans des récits fantastiques que nous venons de zapper dans la chronologie, j'ai choisi de faire descendre une soucoupe volante sur la route d'un prof de faculté dans *Tom Lorient* ou d'installer un elfe chez une documentaliste dans *Ma vie a changé*. C'est le grain de sable qui fait dérailler le train-train. Mais je réinstalle ensuite le récit dans une certaine forme de logique. Il y a un étudiant qui se transforme en loup-garou à la pleine lune dans *Amour, vampire et loup-garou*, et il faut faire avec. Dans *Simple*, c'est un lapin en peluche qui parle. Quand nous étions enfants, nos peluches parlaient. Voilà pourquoi *Simple* est un enfant, un enfant de 3 ans dans un corps de jeune adulte, donc, comme il le dit lui-même avec satisfaction, « un idiot ». Je n'avais aucune connaissance personnelle du handicap mental. Mais les enfants de 3 ans, je connais bien. Pour faire parler *Simple*, j'ai repris le cahier que je tenais quand mon fils était petit, et que j'avais appelé « Les petites voix ». J'y notais ses réflexions sur l'amour, sur Dieu, sur la mort, sur tout. Mon frère m'a aussi prêté sa petite fille, *Cassandra*, pendant une journée. J'avais besoin de réentendre une petite voix ! J'ai écrit avec ces petites voix dans l'oreille, avec leurs mots d'enfants qui dérangent tellement les adultes mais qui remettent aussi de l'ordre dans le monde. J'avais également un film



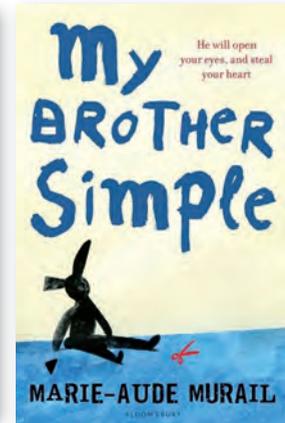
↑
Simple, L'École des loisirs, 2004
(Médium).
Couv. Médium poche de 2015
© Franck Juery.



↑
Simpel, édition allemande, chez
Fischer Verlag.



↑
Mio fratello Simple, édition italienne,
chez Giunti.



↑
My brother Simple, édition anglaise,
chez Bloomsbury.

en tête, *Rain Man*. C'est l'histoire de deux frères dont l'un, joué par Dustin Hoffman, est autiste. À la fin du film, le frère « normal », Tom Cruise, renonce à la garde de son frère autiste et le rend à l'institution pour handicapés. Je n'ai pas accepté cette conclusion. J'ai mis deux frères dans mon roman, Kléber et Simple, et avec mon goût déjà répertorié pour le Petit Poucet, c'est le cadet de 17 ans qui est en charge de son frère aîné déficient et qui le retire de l'institution pour s'en occuper. Je sais que les choses ne se passeraient pas ainsi dans la vraie vie. Mais moi, comme Dickens, j'écris des « contes de fées réalistes ».

Simple est un roman qui a eu un incroyable succès en Allemagne.

Mon éditeur Fischer Verlag a publié *Simpel* sous toutes sortes de formes, pour les ados, pour les adultes, en livre audio ou en livre de luxe. Un film allemand inspiré par le roman devrait bientôt sortir sur les écrans. Mon traducteur, Tobias Scheffel, a pu le voir en avant-première et il semble l'avoir apprécié. Il m'a dit que ce n'était pas le livre... mais que c'était l'esprit du livre! On croit souvent que mes livres, qui sont très dialogués, vont être faciles à adapter pour le théâtre ou pour le cinéma. C'est complètement faux parce que mes romans reposent sur mon écriture et qu'il faut donc trouver un autre langage pour produire les mêmes émotions.

C'est ce que parvient à faire la pièce de théâtre tirée de *Oh, boy!* où c'est la mise en scène, et non les mots, qui retrouve « l'esprit du livre », comme dit Tobias [voir article page 156].

Tu connais tous tes traducteurs?

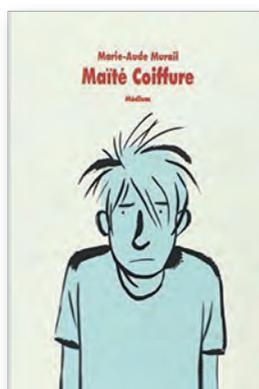
La plupart. J'essaie de les rencontrer quand je me rends dans leur pays. Avec Tobias, il nous arrive de faire des lectures publiques à deux voix, en français et en allemand. Je garde un lien Internet avec les traducteurs qui le souhaitent. Par exemple, récemment, ma traductrice hongroise m'a fait part de ses tourments au sujet de *Maité coiffure*. Comment trouver l'équivalent du prénom Garance en hongrois? Elle pensait à Gardénia ou Amarilla pour que cela reste un prénom un peu rare. Elle m'a aussi écrit d'une façon très émouvante qu'en traduisant elle avait l'impression d'entendre ma voix dans sa tête comme si je lui lisais l'histoire et qu'ensuite elle lisait sa traduction à voix haute pour en écouter le rythme et la sonorité.

2004, c'est l'année de Maité coiffure, qui paraît d'abord dans Je bouquine.

Que j'étais bien dans ce salon de coiffure! Mais 60 000 signes, la longueur d'un *Je Bouquine*, c'est beaucoup trop court. J'ai demandé à faire une version courte pour *Je Bouquine* et une version longue à L'École des loisirs. J'ai eu un grand bonheur à



↑
« Maité Coiffure »,
ill. Dupuy-Berberian, Je bouquine,
2004, n° 240.



↑
En 2004, à L'École des loisirs,
dans la collection « Médium ».
ill. Dupuy-Berberian.



↑
Nouvelle couverture en 2015
pour Médium poche.
© Lisa J Goodman/Getty Images



↑
Vive la République! Pocket Jeunesse,
2005 (Pocket Jeunesse.
Littérature).

écrire cette histoire. Parfois, je m'arrêtais pour mettre du Souchon, « C'est une banale song, mais pour moi super-song », et je dansais !

C'est une histoire de famille aussi...

...et de vocation contrariée. Monsieur Feyrières, un chirurgien réputé, n'admet pas que son fils envisage d'être coiffeur, un métier fait, selon lui, pour les analphabètes et les ratés. C'est un père dominateur, mais également impuissant. Il essaie de communiquer avec son fils adolescent, il voudrait l'ouvrir avec un scalpel pour voir ce qu'il a dans la tête ou dans le ventre. Pour finir, il le frappe violemment en pleine rue, mais il est ensuite dévasté par le remords. Et je me sens en parfaite empathie avec lui quand il erre dans l'appartement vide, quand il s'assoit au bord du lit de son fils, qu'il vient d'expédier à l'hôpital. Je comprends ce qu'il ressent, il me fait de la peine...

Tous tes adultes si imparfaits avec lesquels tu es si bienveillante...

Quand on me demande un conseil d'écriture, il m'arrive de répondre : aimez vos personnages ! Mais c'est peut-être seulement ma marque de fabrique. Y a-t-il un personnage auquel je ne pourrais pas m'identifier ? Un psychopathe ? C'est difficile d'avoir de l'empathie pour quelqu'un qui n'en éprouve aucune. Mary Higgins Clark, dont

je suis une fidèle lectrice, est la spécialiste du psychopathe, elle en case un par histoire. J'ai lu un de ses derniers romans, dont j'ai oublié le titre (le reste aussi, c'est pour ça que je les relis...) où elle nous met dans la tête du psychopathe. Je ne dis pas que tu sympathises avec lui, mais tu le comprends. La limite que je me pose, je vais peut-être la renégocier. On va voir...

En 2005, tu écris *Vive la République*, c'est le moment où tout le monde se bat pour les enfants des sans-papiers.

J'ai écrit l'histoire un peu avant la mobilisation. Il m'arrive d'écrire des romans dont on croit qu'ils sont opportunistes, mais en réalité ils sont pensés en amont. Je suis tout le temps sur le terrain et imbibée de la lecture des journaux. Quand ce que je constate de mes yeux se trouve conforté par ce que je lis dans la presse, quand une thématique passe d'une presse un peu spécialisée à la presse généraliste, quand cela commence à faire les gros titres... je me dis qu'il y a un sujet de société. Je perçois les signaux qui s'allument.

Vive la République est une autre histoire de vocation.

Mon projet était de montrer la première année d'une jeune maîtresse d'école qui rêve de faire ce métier depuis qu'elle est petite fille et qui

confronte ce rêve à la réalité. Comment m'est venue cette idée? À côté de chez moi, il y a l'école Guillaume-Apollinaire, où ma petite fille a été scolarisée et où j'ai rencontré une maîtresse de cours préparatoire qui utilisait mes livres. Elle m'a invitée dans sa classe, j'étais assez sceptique car je n'écris pas pour les plus petits. Mais la rencontre a été magique, je suis tombée amoureuse du CP. Pendant cinq ans, Christine Thiéblemont a pris l'habitude de passer à la maison pour me raconter ses journées, et nous avons élaboré ensemble toutes sortes de stratégies pour que tous ses élèves aiment lire. Ça a donné lieu à une méthode de lecture, publiée chez Bordas, et dans un autre registre, à un roman sur l'école, *Vive la république*. Ma maman, qui avait fait plusieurs métiers, dont celui de maîtresse d'école, m'a toujours dit que c'était le plus beau. Mon papa, lui, disait que l'école l'avait sauvé. J'ai beaucoup pensé à eux et à Christine en écrivant ce roman. Mais une belle vocation et un beau personnage de maîtresse, ça ne fait pas une intrigue. C'est un flash de France Info qui me l'a fournie. Dans un village de l'Est de la France, on allait expulser une famille algérienne parfaitement intégrée, et les parents d'élèves avaient décidé d'occuper l'école pour qu'ils restent. Enfin une bonne nouvelle sur une chaîne d'info et, en plus, j'avais mon intrigue! Cécile va se battre pour ses petits élèves sans-papiers et par la même occasion tomber amoureuse du jeune Éloi, militant altermondialiste, farfelu et glamour.

À rebours de Cécile, on croise assez souvent dans tes œuvres (dans *L'Espionne*, dans *Sauveur & Fils...*) la figure d'une vieille enseignante, un peu perdue dans les méthodes pédagogiques modernes, qui a un beau contact avec les enfants et qui, finalement, renvoie la modernité au magasin des accessoires. Est-ce à dire que tu es réactionnaire?

Le mot « changement » ne veut pas dire « en mieux », de toute façon. Je pense que je suis quelqu'un sans a priori, je regarde ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Dans *Sauveur & Fils*, madame Dumayet est un peu larguée par ses petits élèves et le monde dans lequel ils vivent, mais elle se pose beaucoup de questions et elle ne renonce pas à faire son métier. C'est Sauveur qui va la réassurer, lui dire qu'elle ne doit pas avoir honte de ses mé-

thodes classiques... si elles marchent. Mon amie Christine, qui était en effet une maîtresse en fin de carrière, n'avait pas d'ordinateur dans sa classe, juste un coin lecture superbement aménagé, et elle était sacrément charismatique. Tout le monde savait lire à la fin de l'année. Si vouloir que tous les enfants sachent lire, c'est être réactionnaire, alors oui, je suis réac, très très réac même!

2005, c'est aussi pour toi l'occasion de célébrer Charles Dickens, ton idole! On a vraiment l'impression que tu t'amuses à écrire cette biographie que tu lui consacres.

C'était la même question que pour *Jésus*. Comment transmettre à un jeune lecteur d'aujourd'hui l'admiration que je porte à ce type d'une autre époque? Quand je pense à Dickens, je vois un homme qui marche dans Londres à toute allure. J'avais envie de garder ce rythme, de ne pas laisser ce personnage s'étioler au fil d'une chronologie. Même sa mort, je voulais que ce soit comme un mur du son qu'il traverse et, bang, tout de suite après, il est immortel!

Son rapport à la réalité et le tien ont une troublante gémellité, mélange de réalisme et d'optisme.

Le conte de fée réaliste, je le lui dois.

Et l'omniprésence de ses lecteurs dans sa vie d'auteur est un autre de vos points communs...

Quand je n'en peux plus de traîner ma valise à roulettes, de dormir dans des lits d'hôtel, de zoner dans des gares, je pense à lui, traversant les océans en steamer pour aller rencontrer ses lecteurs. Quand je le décris à son pupitre, lisant à voix haute et hypnotisant 3000 personnes, je sais bien que je parle de moi. Toutes proportions gardées. Je n'ai pas dû dépasser 300-350 ados dans un auditorium...

Tu n'écris pas que des contes de fées réalistes, tu écris des contes de fées tout court. *Patte-Blanche*, par exemple, cette même année 2005.

J'ai besoin de retourner régulièrement au matériau du conte, *Le Chien des mers*, *Nonpareil*, 22!... C'est la base de mon métier et c'est le terreau dans lequel s'enracinent les lecteurs. Sans le conte, rien ne peut pousser. L'idée de ce loup blanc boiteux m'est



←
L'une des étapes de la méthode Bulle présentée sur le site :
bulle.editions-bordas.fr/



←
Bulle, méthode de lecture.
Bordas.

→
Cahier d'exercices, mis au point
par Patricia Bucheton, conseillère
pédagogique.



venue après une visite au Muséum d'histoire naturelle d'Orléans, où une exposition était consacrée au loup. Le loup est mon totem. J'aime cet animal pour son endurance, sa vie en meute, sa sale réputation ! C'est ma part non civilisée. Moi qui ne lis jamais les cartels dans les expos, à côté d'une vitrine pleine de pièges à loup, je tombe sur cette histoire : certains loups, pris au piège, cassent leur patte avec leurs dents pour se sauver. Depuis, mon admiration pour le loup ne connaît plus de bornes !

Quand on regarde ta bibliographie, 2007 est un creux de vague. Tu prépares *Miss Charity* ?

Et *Bulle* chez Bordas. Si j'avais su qu'une méthode de lecture était un pareil casse-tête avec le livre du maître et les cahiers d'exercices pour l'élève, je me serais abstenue ! C'est une méthode qui continue de se vendre, ses utilisateurs en sont contents et, par miracle, elle a traversé toutes les réformes. Elle fait une large place à la méthode syllabique, ce qui n'était pas à la mode à l'époque. J'étais pourtant très fière du système qu'on avait mis au point, Christine et moi, en cinq années d'expérimentation. Les enfants recevaient dans la boîte aux lettres de la classe des lettres écrites par un mystérieux petit Milo de CM2 qui voulait devenir leur copain et leur raconter son histoire pendant toute l'année scolaire. Ces lettres servaient ensuite de support pour des textes faciles à déchiffrer. « Tata Sara a ri. » Mais ce qu'on reproche à la méthode syllabique, le fait de produire des textes bêtes, ne s'applique pas à *Bulle* parce que ces textes très simples renvoient à un imaginaire riche, l'his-

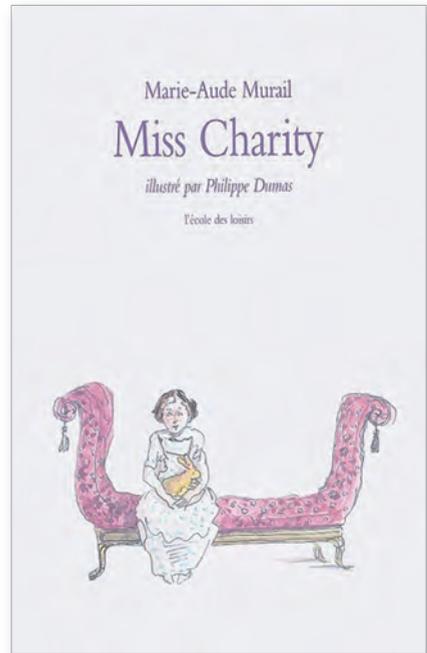
toire de Milo qui se déroule en arrière-plan. Par ailleurs, chaque lettre de Milo permettait de développer une thématique, les pirates, la vie au temps des grands-parents ou bien l'Afrique, et nous fournissions toute une bibliographie de littérature jeunesse à l'enseignant et même aux parents. Quand j'y repense, je suis toujours aussi fière de moi !

Et après ce détour pédagogique, en 2008, paraît *Miss Charity*, une œuvre maîtresse. C'est l'Angleterre victorienne, c'est Philippe Dumas pour l'illustration, c'est la figure de Beatrix Potter en filigrane, une femme qui lutte pour imposer son statut d'auteur. On y croise d'ailleurs des scènes que l'on imagine particulièrement jubilatoires pour toi, quand elle négocie ses droits avec son éditeur !

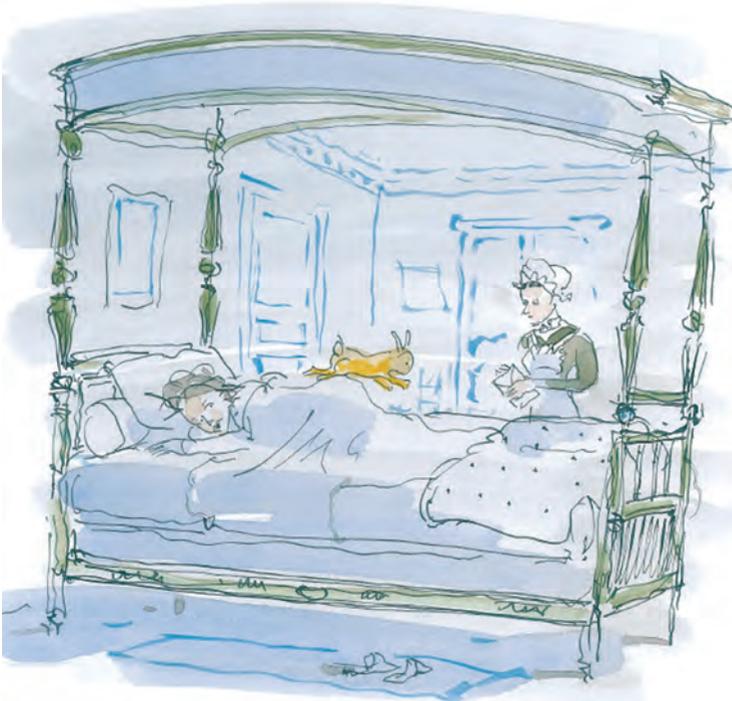
Oui, le pompeux monsieur King bassine Charity avec sa règle des 3B en littérature jeunesse, le Beau, le Bien, le Bon, et miss Charity lui répond qu'elle préfère nettement la règle du LSP. Livre, Shilling, Penny. Miss Charity est inspirée par la personne de Beatrix Potter dont sa biographe dit qu'elle a mené une vie solitaire dans une famille aux idées étriquées et qu'elle a travaillé depuis l'enfance jusqu'à 30 ans passés sans découvrir à quoi employer ses talents. Cette lente éclosion, ça me touche énormément, et ce côté petite fille laborieuse, appliquée : elle apprend par cœur les pièces de Shakespeare comme j'apprenais par cœur les capitales du monde entier et toutes les dates de l'Histoire de France... Me glisser dans la peau de Charity m'a pourtant fait éprouver une manière



↑
Philippe Dumas
© Kay Juenemann / Le Figaro.

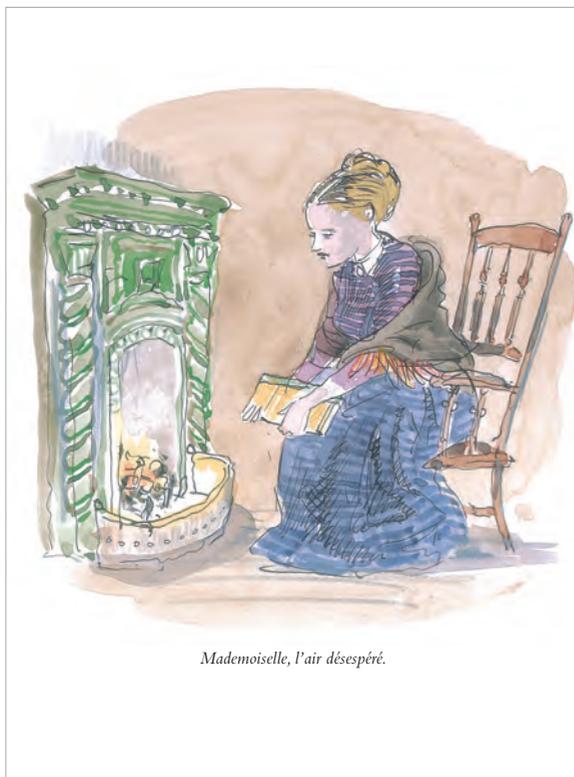


↓ → ↗
Miss Charity, ill. Philippe Dumas.
L'École des loisirs, 2008 (Médium).
Réédité en 2016.

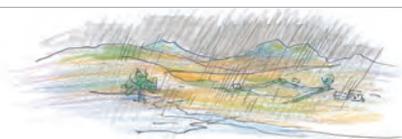


*Je fus tirée de mon sommeil par Peter
qui bondissait sur mes édredons.*





Mademoiselle, l'air désespéré.



8

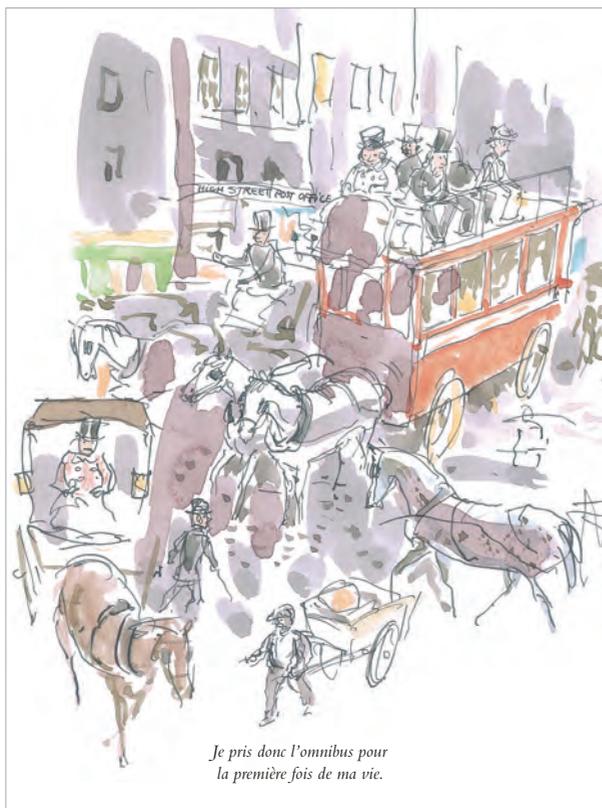
Il plut toute la première semaine de notre nouveau séjour à Dingley Bell.

Puis il y eut un rayon de soleil qui me fit me précipiter page 72 du *Livre des Nouvelles Merveilles*.

« Comment identifieriez-vous les champignons ? Prenez un couteau, un panier et partez, joyeux, prospector les bois et les prés. Des centaines d'espèces différentes vous y attendent, dont trois seulement sont mortelles. »

Heureusement, maman était retenue dans sa chambre par un mauvais rhume et je pus me passer de permission. Je sortis bien sûr avec Mademoiselle et aussi avec Keeper, l'épagneul blanc et noir de papa. À partir de l'été 1884, je ne fis plus une seule promenade dans la campagne sans un chien sur les talons. Cela rassurait maman quand je m'éloignais de la maison. Elle pensait que, si la carriole versait et que Mademoiselle et moi-même nous fracassions la tête contre un chêne, le chien donnerait l'alerte. En réalité, Keeper était remarquablement stupide. Dans ce seul été, il se coïça dans un terrier de blaireau, prit

91



Je pris donc l'omnibus pour la première fois de ma vie.

18

Mr Ashley quitta Brighton avec sa troupe sans que je l'eusse revu. Son billet alla rejoindre dans le panier de Peter les lettres de Blanche et Ulrich Schmal. Quand je revins à Londres à la fin du mois de septembre, ma première pensée fut d'ailleurs pour mes deux amis. Blanche m'avait appris leur installation dans leur cottage baptisé « Rêve de Roses », ainsi que l'ouverture de leur école pour jeunes filles de bonne famille. De mon côté, je ne lui avais donné que de vagues nouvelles. Ayant fréquenté Ann tout l'été, ma tête n'était plus qu'un courant d'air.

Ma première journée dans la salle d'études fut affreuse. Je n'avais plus la moindre envie de travailler. J'ouvrais un livre, je le refermais. Je mordillais un crayon à la recherche de l'inspiration puis je le rejetais en bâillant. Dieu merci, dès le lendemain, je reçus une invitation de Herr Schmal. Bien que j'eusse bientôt dix-huit ans, j'avais toujours peur d'avouer mes fréquentations à maman. Je me sauvai sans rien dire par l'escalier de service. Mais, une fois dans la rue, je n'osai ni héler un cab ni m'adresser au gros cocher

241



↖
Qui a peur de madame Lacriz?,
ill. Philippe Dumas, L'École des
loisirs, 1996 (Mouche).

↓
Zapland, ill. Frédéric Joos, L'École
des loisirs, 2016 (Mouche).



d'être au monde différente de la mienne, obstinée, mais sans colère, sans révolte. Juste une pointe d'humour, ici ou là.

Miss Charity est aussi un magnifique roman d'amour.

Oui, mais à la sauce victorienne. Une petite lectrice s'étonnait l'autre jour devant moi que Miss Charity, bien qu'amoureuse, n'ait pas « les joues roses ». Je lui ai rappelé la célèbre phrase : « Une Anglaise ne transpire pas. » Miss Charity contrôle ses émotions ! Cela ne veut pas dire qu'elle n'aime pas Kenneth, elle est même tombée amoureuse « at first sight ». Mais pendant des années et des années, elle attend que ce garçon mûrisse, fasse preuve d'un peu de jugeote et mérite enfin qu'on lui fasse confiance. Patience et longueur de temps.

Miss Charity vient d'être réimprimé...

Dans un format plus petit, plus maniable, toujours élégant, mais... moins cher. J'en suis très contente. En son temps, Beatrix Potter avait insisté pour que ses livres puissent être tenus commodément par de petites mains et qu'ils soient à la portée de toutes les bourses. Ces préoccupations ne sont pas indignes d'un écrivain.

Miss Charity est un roman illustré. Une bonne occasion de parler d'illustration et des illustrateurs, comme Philippe Dumas, qui ont fait route à tes côtés?

Au début de ma carrière, l'éditeur me prenait mon texte, me choisissait un illustrateur sans m'en avertir et un jour, *Le Chien des Mers* arrivait tout frais de l'imprimerie dans ma boîte aux lettres comme une surprise, une belle surprise. J'aime bien l'idée que l'illustrateur, ici c'était Yvan Pommaux, soit ce premier lecteur qui me fait une surprise. Pour *Miss Charity*, on avait demandé 30 aquarelles à Philippe Dumas, il en a fait 100 ! Dans *Qui a peur de madame Lacriz?*, il m'a dessiné une maîtresse d'école avec chignon, badine et bas résille, dont la tendance SM est pour le moins inattendue en collection Mouche.

Frédéric Joos a agrémenté l'univers futuriste de *Zapland* (2016) de petits robots serviables dont il n'est fait mention nulle part dans mon texte. C'est

ce que j'attends d'un illustrateur, non qu'il paraphrase mon texte, mais qu'il le commente à sa manière, de même que Philippe a rêvé en marge de mon adaptation des *Grandes Espérances*, semant des croquis tout le long du livre. En revanche, l'illustrateur/trice doit veiller aux détails. Autrement, j'aurai droit à la question d'un CE1 :

– Pourquoi elle a une robe verte sur le dessin et elle est jaune dans l'histoire ?

Comme l'image prime à cet âge-là, c'est moi qui ai l'air de raconter n'importe quoi... Donc, si je m'aperçois d'une boulette au moment des crayonnés ou de la mise en couleurs, je dépose une réclamation auprès de ma maison d'édition, en l'occurrence Hélène Millot pour la collection Mouche.

Tu n'es jamais allée du côté de l'album ?

Il me semble qu'il faut être auteur-illustrateur pour s'adresser aux plus petits. Un album, ça se raconte en images, et je n'ai pas ce pouvoir. Mais Albin Michel vient de me proposer de faire un album grand format avec un texte que j'ai écrit dans l'esprit des contes de Noël dickensiens pour des lecteurs de 6-10 ans. En fait, il y a beaucoup de mes histoires dont je rêverais qu'elles bénéficient d'une large illustration en couleurs, et je « milite » pour un retour du roman illustré pour les ados, comme l'étaient *Les Voyages extraordinaires* de Jules Verne publiés par Hetzel.

Tu reviens dans notre époque en 2009 avec *Papa et maman sont dans un bateau*. Est-ce que tu qualifierais ce livre de politique ?

« Nul ne peut sauter par-dessus son temps », te répondrait Hegel. Un écrivain moins que tout autre, c'est un témoin privilégié. Du simple fait que je raconte ce que je vois (ou crois voir), je suis engagée, je prends parti. Rien de ce que j'écris n'est politiquement neutre et le fait d'être écrivain pour la jeunesse ne change rien, bien au contraire. « Je forme des hommes. » Pour *Papa et maman sont dans un bateau*, j'ai voulu tracer un parallèle entre l'école et l'entreprise. Même stress, même manie de l'évaluation, même perte de l'humain. Autant je m'étais avalé de romans victoriens et d'ouvrages historiques pour *Miss Charity*, autant j'ai englouti de livres et de documentaires

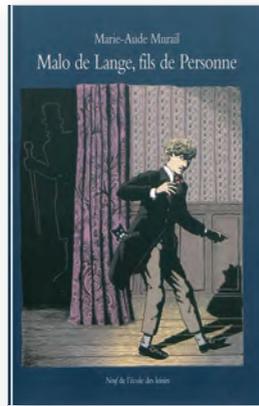
sur l'école, l'usine, la souffrance au travail, la perte de sens de cette société.

Le récit n'est plus centré autour d'un narrateur unique, adulte ou ado. Tu as cette fois une famille, quatre personnages en quête de sens.

Oui, chacun est dans sa vie, comme un nageur dans sa ligne d'eau, et je leur consacre alternativement un chapitre. La maman est prof des écoles en maternelle pour les petits-moyens. J'ai été reçue dans une école maternelle par une prof formatrice et je me suis assise dans un coin de la classe. C'était une enseignante remarquable, à fond dans son travail. J'ai été sidérée. Jamais je n'avais autant entendu parler de travail, d'atelier, d'évaluation. Les petits étaient suroccupés à tracer des lignes, découper des bandes de papier, remplir des pots de yaourt avec des lentilles. Pas le temps de souffler, de jouer. Je me souviens d'avoir regretté de ne pas les entendre parler. Toujours mon besoin des petites voix. « Ah, vous auriez dû me le dire, m'a répondu la maîtresse, j'aurais fait une activité où ils parlent. » Je ne critique pas plus cette femme que Nadine dans mon roman. Je pense que c'est quelqu'un qui fait du mieux qu'il peut et qui s'interroge. Cette maîtresse m'a dit au moment de la pause déjeuner : « Quand j'ai commencé mon métier, on parlait de l'épanouissement des enfants. Maintenant, on parle de leur réussite. »

Et le papa ? Marc Doinel...

Il gère une entreprise de transports routiers. Il s'est élevé socialement à la force du poignet, pour l'amour de Nadine, et en sacrifiant une part de lui-même. C'est un ancien mauvais garçon, il a gardé une tendresse pour tous les bras cassés de la société et il en a engagé un certain nombre, il les protège. Mais son agence se fait racheter par une multinationale hollandaise et le big boss lui demande de virer tous ces bras cassés. Je me suis inspirée de l'histoire que m'a racontée un ami, je me suis même inspirée de son allure, un peu cowboy au physique, mélange de souffrance intérieure et de rentre-dedans. Il m'a emmenée sur les lieux de son ancien travail parce qu'en fait, au lieu de faire le ménage dans son entreprise, c'est lui qui a choisi de s'en aller. Comme mon personnage.



←

Malo de Lange, t.1 : *Fils de voleur*, L'École des loisirs, 2009 (Neuf).

←

Malo de Lange, t.2 : *Fils de Personne*, L'École des loisirs, 2011 (Neuf).

←

Malo de Lange, t.3 : *Malo de Lange et le fils du roi*, L'École des loisirs, 2012 (Neuf).

Les illustrations de couverture sont d'Yvan Pommaux.

Restent les deux enfants. Charline et Esteban.

Le petit Esteban est en CE2, également inspiré par un enfant de ma connaissance, malmené par les autres à l'école à cause de sa petite taille et de la singularité de son comportement. J'ai passé une journée en CE2 pour vivre une journée d'écolier et une journée en 4^e pour vivre une journée de collégienne. Qu'est-ce que c'est dur, le collège ! Les parents devraient expérimenter. Toutes ces heures à se faire bombarder d'informations. J'avais la tête dans un caisson en fin d'après-midi. Charline a l'âge de mon lecteur, c'était aussi celui de ma fille, fan de mangas comme Charline et se réfugiant dans un autre monde. Tout mon travail dans ce roman a été de faire que ces quatre routes arrivent à se croiser, que ces quatre personnes qui s'aiment arrivent à se parler, à rêver ensemble, à refaire une famille.

Et après cette plongée dans le monde d'aujourd'hui, tu repars au XIX^e siècle entre 2009 et 2012 avec la série des Malo.

Oui, le XIX^e, c'est ma cour de récré. Le roman historique, ça me détend.

Malo, c'est un hommage à Hector Malot et à Dickens, à la fois *Sans Famille* et *Oliver Twist*.

Et Vidocq. Malo de Lange est un enfant en quête d'un père. Il pense que ce père est un voleur et qu'il va le retrouver au Lapin Volant, un repaire de la pègre parisienne.

Et dans ce monde de voleurs, on parle l'argot de l'époque...

Celui que j'ai appris en lisant les mémoires de Vidocq, *Les Voleurs*, publiés chez Laffont. Vidocq est un bagnard devenu chef de la Sûreté. Il a laissé un dictionnaire argot-français et une mine de renseignements sur le monde des truands. Vidocq n'a pas seulement servi d'indicateur à la police, mais aussi aux grands romanciers de son temps, à Victor Hugo, Eugène Sue ou Honoré de Balzac. Sans lui, il n'y aurait eu ni Jean Valjean ni Vautrin. Ni monsieur Personne dans ma trilogie. J'aime beaucoup ces trois livres, la jouissance du langage, la truculence de mes personnages. La trilogie *Malo de Lange* a été rangée, et c'est une erreur, dans la collection Neuf. Sa lecture demande la compétence d'un enfant plus âgé, pas moins de 11 ans. L'Éducation nationale recommande d'ailleurs *Malo de Lange et le fils du roi* pour la classe de 5^e.

C'est une période d'intense production puisqu'on voit en 2010 d'un côté pour les petits *La Bande à Tristan* (collection Mouche) et pour les très grands *Le Tueur à la cravate*.

Il ne faut rien exagérer ! Je ne suis pas stakhano... *La Bande à Tristan* est une reprise de *Bravo, Tristan !* publié par Laurence Kiefé au début de ma carrière. La vraie nouveauté, c'est qu'on m'a permis – enfin – de l'enregistrer pour la collection Chut ! J'ai eu beaucoup de mal à convaincre un éditeur de me laisser lire moi-même un de mes textes alors



**Commençons par le commencement,
comme disait le bourreau à Marie-Antoinette en
lui coupant les cheveux.»**

↓
Aphorismes de Malo de Lange.
Morceaux choisis
par Marie-Aude Murail.

*«Je garde toujours le meilleur pour la fin,
comme disait le cannibale
en mettant la cervelle de côté.»*

**«Il y a des souvenirs dont il vaut mieux ne pas s'encombrer,
comme disait le monsieur qui avait scié sa femme en morceaux.»**

«Donner, c'est donner, et
reprendre, c'est voler,
comme disait le boucher
en laissant son couteau dans
le ventre de sa femme.»

«Je ne sais pas trop ce qu'on me veut,
mais je ne crois pas que c'est du bien,
comme disait le missionnaire
qu'on avait mis dans une marmite.»

**«Seuls les imbéciles ne changent pas d'opinion,
comme disait le monsieur qui s'était enfui avec le garçon d'honneur
la veille de son mariage.»**

**«Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal,
comme disait la comtesse Báthory, qui prenait un bain de sang tous les vendredis.»**

«Tu pourrais te laver! On ne nous a
tout de même pas coupé l'eau,
comme disait Noé à ses enfants.»

**«Il en faut pour tous les goûts,
comme disait la mère Lafarge
en rajoutant de la mort-aux-rats
dans le bouillon de son mari.»**

**«Il n'y a pas que les colliers de perles qui font plaisir aux dames,
comme disait Salomé en recevant la tête de saint Jean-Baptiste sur un plateau.»**

«L'essentiel, c'est d'avoir sa conscience pour soi,
comme disait la fillette qui avait noyé son petit frère
pour le débarrasser de ses poux.»

*«Je pense qu'on voit
où vont mes préférences,
comme disait le vampire
en repoussant le rôti de bœuf
pour s'attaquer à sa voisine de table.»*

**«J'ai un gros défaut. J'agis d'abord,
je réfléchis après,
comme disait le monsieur
qui venait de se tirer
une balle dans la tête.»**

**«Moralité, pour être heureux, il faut prendre les choses du bon côté,
comme disait saint Laurent sur son gril, juste avant d'être retourné.»**

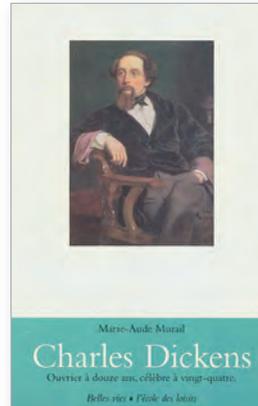




↑
La Bande à Tristan, ill. Gabriel Gay.
Paris, L'École des loisirs, 2010
(Mouche).



↑
Le Tueur à la cravate,
L'École des loisirs, 2010 (Médium).
Couverture de 2016 © Franck
Juery.



↑
Charles Dickens. Ouvrier à douze ans,
célèbre à vingt-quatre, L'École des
loisirs, 2005 (Belles vies).



↑
De grandes espérances, Charles
Dickens, adapté par Marie-Aude
Murail, ill. Philippe Dumas, L'École
des loisirs, 2012.

que j'ai plus de trente ans d'expérience de lectrice à voix haute et que tout le monde, et dans le monde entier, me dit que je devrais enregistrer moi-même mes romans. Ça finissait par être rageant!

Tu as d'ailleurs souvent fait l'apologie de la lecture à voix haute auprès des enseignants.

Je regrette qu'il n'y ait pas une formation à la lecture à voix haute pour les enseignants. Même si elle n'est plus visible de nos jours, ils ont une estrade sous leurs pieds. Je leur dis de se lancer : n'hésitez pas, vous en êtes capables, c'est l'auditoire qui vous donnera du talent. Les parents le découvrent en lisant des histoires à leurs enfants. En les voyant peu à peu captivés, ils prennent confiance en eux, ils imitent la voix de la sorcière et celle du loup, ils font le bruit de la porte qui grince... Le goût de lire, c'est là que ça se transmet.

Dans *Le Tueur à la cravate*, un polar sombre que tu publies en 2010, tu fournis le making of du roman dans la postface : « Comment naît un roman (ou pas). »

On me pose depuis si longtemps la question : « Ça vous vient d'où, les idées ? » que j'ai eu la curiosité d'y répondre en tenant mon journal depuis le moment où je me mets en route pour le roman suivant. J'ai voulu montrer cette période de chaos qui

précède l'entrée en écriture, ce que je vis à nouveau en ce moment. Comme *Le Tueur à la cravate* est un roman policier, on est prié de respecter la définition du mot postface et de la lire après l'histoire...

En 2012, ton adaptation de *De Grandes espérances* de Dickens est-elle un point d'orgue à la série des Malo ou une réponse à la question que tu te poses en 1982 : Pourquoi et comment on adapte les romans classiques aux enfants ?

C'est juste que Dickens ne m'a pas laissé le choix. J'avais écrit un jour une phrase imprudente : « Si les écrivains avaient une retraite, je sais à quoi j'emploierais la mienne : j'adapterais les romans de Dickens ! » C'est ce qui m'a valu un coup de fil de Marie-Hélène Sabard, éditrice à L'École des loisirs : « Ça va être le bicentenaire de la naissance de... devine qui ? Et tu sais quoi ? Je voudrais que tu fasses une adaptation des *Grandes espérances* ! » Je ne peux pas dire que j'ai fait un bond de joie. Je savais que ce serait une entreprise prenante, que je ne pourrais pas utiliser les traductions les plus récentes, qui ne sont pas libres de droit, qu'il me faudrait peser chaque phrase, chaque mot, retourner au texte original et me remettre à l'anglais... Tandis que je me débattais au téléphone pour décliner cet honneur, le facteur a sonné à ma porte. Il n'y a pas que Dickens qui a un jour anniversaire. C'était le mien, et le facteur m'apportait un cadeau d'une amie documentaliste. Tout en écoutant



↑
Marie-Aude Murail à son bureau,
sous la photo de Dickens. In *Mon
écrivain préféré*, L'École des loisirs,
2007.
© Claudie Rocard-Laperrousaz.

les derniers arguments de mon interlocutrice, j'ai ouvert l'enveloppe matelassée et j'en ai sorti *Great Expectations*, le roman en anglais. Happy Birthday! Je pense que l'apparition de Charles en face de moi, m'ordonnant d'une voix d'outre-tombe : « Just do it ! » ne m'aurait pas fait plus d'effet. J'ai donc adapté *De Grandes espérances* à la demande de son auteur. J'en ai sabré à peu près la moitié. S'il n'est pas content, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même.

En 2013, quand tu écris 3 000 façons de dire je t'aime, autour de l'apprentissage du métier de comédien, est-ce toi qui dis : « je t'aime » à tous ces auteurs dramatiques que tu as lus, Racine, Marivaux, Musset, Giraudoux... ?

Shakespeare, Ibsen... C'est un merci au théâtre et aux acteurs de théâtre. J'ai une scène de théâtre derrière mon front où se produisent mes personnages depuis que j'ai... 4 ou 5 ans. J'ai été très tôt amoureuse d'acteurs que j'avais vus jouer à la télévision, Bernard Noël dans *La Mégère apprivoisée* ou bien Dominique Paturol dans *L'Ami Fritz*. Ils m'inspiraient. Et puis, il y avait ce grand moment de réjouissance dans ma petite vie d'enfant : « Au théâtre ce soir ! », une retransmission télévisée de comédies de boulevard que j'avais le droit de regarder avec maman. Mais je crois que le point de départ de *Trois mille façons de dire je t'aime*, c'est le film *Entrée des artistes* avec Louis Jouvet, que j'ai aussi regardé avec ma mère. La scène inaugurale, où des jeunes gens se pressent devant les résultats des admissions au concours d'entrée au conservatoire de Paris, se trouve à la fin de mon roman. Là encore, c'est une histoire de vocation, trois jeunes gens de province, une fille et deux garçons, qui se sentent appelés par le théâtre et qui vont passer ce fameux concours. Ils sont coachés par un professeur de conservatoire, un vieux monsieur qui est passé à côté de sa vie, mais qui sait transmettre et qui va pousser ces trois jeunes dans leurs retranchements. En les faisant souffrir parfois. Comme il leur dit : « Il faut bien que j'aie vous chercher où vous êtes. Les escargots, on les sort avec une pique. »

Et curieusement, toi qui as souvent écrit au « je », tu écris cette histoire au « nous », ce qui n'est pas sans intriguer le lecteur...

Je ne voulais pas privilégier un personnage ou un point de vue. Mais je voulais rapprocher le plus possible le lecteur de la scène. Le « nous » s'est imposé. C'est l'histoire d'un trio, soudé par l'amour du théâtre. À force de répéter des scènes d'amour de Molière, de Beaumarchais, de Marivaux, d'Anouilh, (il y a 3 000 façons de dire je t'aime au théâtre!), ce trio va découvrir l'amour à trois, l'amour façon *Jules et Jim* ou *César et Rosalie*. J'aime beaucoup le théâtre, mais j'aime aussi beaucoup le cinéma !

Tant d'amour, donc. Et puis le silence. Pendant deux ans, c'est ça ?

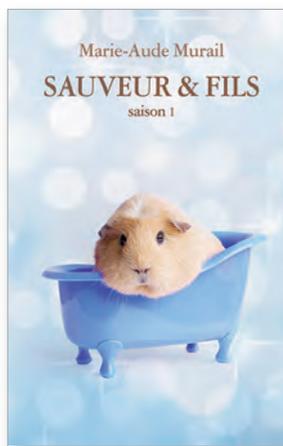
Oui, plus envie de raconter des histoires pendant deux ans... Après la mort de mon père, je me suis aperçue que je n'étais pas seulement orpheline, mais aussi héritière. J'ai entrepris tout un travail sur ma mémoire. J'avais le sentiment d'avoir vécu soixante ans et qu'il ne me restait que quelques pauvres souvenirs. J'ai commencé en recherchant ce que m'avaient légué mes parents, et tout d'abord ma mère, qui me racontait si souvent sa jeunesse en débutant par ces mots : « Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit... » Même si c'était la trentième fois qu'elle me racontait l'anecdote du soldat allemand dont elle et sa cousine avaient dégonflé les pneus du vélo, je faisais semblant de ne l'avoir jamais entendue. J'ai commencé le travail de reconstruction de mon passé par cette mémoire que ma mère avait implantée en moi.

Presque à la place de la tienne...

Oui, mais je doutais aussi de la fiabilité de ses souvenirs. Or, j'ai eu la chance, après la mort de mon père, d'hériter tout un fatras d'albums de photos et de mystérieuses boîtes en carton. En ouvrant ces boîtes, je me suis aperçue qu'elles contenaient les lettres d'amour de mon grand-père à ma grand-mère en 1914, celles de mon père et de ma mère en 1945, le journal intime de jeune mariée de maman, mais aussi des images de première communion, des menus de mariage, des diplômes, des certificats de décès, le tout remontant à mon arrière-grand-père, Isaac Koch, un Juif alsacien



3000 façons de dire je t'aime, L'École des loisirs, 2013 (Médium GF).
Couv. Gabriel Gay.



Sauveur & fils, saison 1, L'École des loisirs, 2016 (Médium GF).
Couv.: © Megan Van der Elst.



Zapland, ill. Frédéric Joos, L'École des loisirs, 2016 (Mouche).

qui s'était enrôlé dans les Zouaves pour fuir l'occupant prussien en 1870! Tout ça, maman me l'avait raconté, mais là, j'avais la preuve que c'était vrai, cette preuve documentaire que recherchent les historiens. Donc, ma mémoire était fiable. Cela m'a encouragée à partir à la recherche de mon enfance, de mon adolescence. J'ai relu le journal intime de mes 17 ans. C'était très perturbant. J'avais l'impression de violer l'intimité d'une jeune fille. D'ailleurs, je disais «elle» pour la désigner, tant je n'arrivais pas à croire qu'elle était moi. Elle était sombre, dure, elle voulait la vérité sur elle-même. Si je devais aujourd'hui m'analyser comme elle le faisait, je ne me supporterais plus en fin de journée! J'ai pris deux années pour me réapproprier mon histoire et l'histoire des miens, j'ai écrit trois cents pages qui dorment dans mon bureau, je ne sais pas quoi en faire. Après les avoir écrites, je me suis dit que je n'avais plus de métier, je n'étais plus écrivain jeunesse. J'avais vécu une expérience très forte, j'avais pris le temps de pleurer ceux que j'avais aimés, je les avais ressuscités. La vie, c'est une histoire qui finit mal, mais cette fin ne doit pas effacer le reste, elle ne doit pas nous boucher la vue. Maintenant, je rêve la nuit de mes parents, non pas vieux, malades, souffrants, mais jeunes, beaux, amoureux. J'ai leurs photos dans mon bureau, ils sont autour de moi comme une enveloppe. Cela m'a pris deux années de ma propre vie.

Et quand tu reviens à l'écriture, ton livre s'intitule *Sauveur*...

Mais j'en ai interrompu la rédaction après quelques pages parce que j'avais besoin de reprendre confiance en moi en écrivant quelque chose que je pourrais terminer plus vite. C'était un peu comme une convalescence d'écrivain. Ma question était celle-là : j'avais écrit pendant deux ans pour moi, mais ferais-je encore des livres pour eux? D'ailleurs, est-ce qu'il y aurait toujours des livres? De ma propre difficulté à écrire, je suis passée à la disparition annoncée du livre dans la tourmente numérique. J'ai visionné pour la troisième fois un film que j'aime beaucoup, *Fahrenheit 451* de François Truffaut, où l'on voit des escouades de pompiers détruire par le feu les derniers livres existants. Puis j'ai écrit *Zapland*, un conte d'avertissement, que j'ai situé en 2054, l'année de mes 100 ans! Dans ce monde futuriste, apprendre à lire est devenu facultatif : mon héroïne, Tanee, a 8 ans et ses parents, pas du tout inquiets, lui laissent encore deux ou trois ans à cet effet. Les livres en papier ont disparu, pas brûlés dans des autodafés comme chez Bradbury, mais de mort naturelle. Écrire ce livre sur la disparition du livre m'a reboostée, comme mon héroïne à la fin de l'histoire qui se promet de devenir écrivatrice.



Donc, tu reprends pied en littérature jeunesse avec Zapland, puis tu te remets à l'écriture de *Sauveur & Fils*.

Oui, *Sauveur* est né. J'aime bien ce titre parce que les gens, quand ils veulent m'acheter le livre dans les salons, me disent : « Je voudrais un *Sauveur* »... L'idée de ce psychologue m'a été suggérée par mon environnement immédiat, famille et amis, avec pas mal d'ados en souffrance. Je ne peux pas les tirer d'affaire moi-même, mon imagination leur a donc inventé un psychologue clinicien antillais, affublé d'un prénom bien lourd à porter dans une profession où on ne fait pas de miracles. Dans son cabinet vont défiler Margaux la scarificatrice, sa sœur Blandine étiquetée hyperactive, Ella qui voudrait qu'on l'appelle Elliot, Gabin qui passe ses nuits sur *World of Warcraft*, les trois sœurs Augagneur, dont la mère vient de se mettre en ménage avec une jeune femme, Cyrille qui fait encore pipi au lit à 9 ans, etc.

Dans la première saison, le petit Lazare, le fils de *Sauveur Saint-Yves*, écoute en cachette ce qui se passe dans le cabinet de son père. N'est-ce pas un peu déranger ?

Certainement. Je mets le lecteur lui-même en posture de voyeur. Lazare a passé la porte interdite,

comme dans bien des contes, la porte qui sépare le lieu de vie du lieu professionnel. C'est assez courant dans cette profession d'avoir une maison qui sert aux deux usages. Ce petit garçon va se trouver confronté à l'univers « merveilleusement inquiétant » de son papa et de ses patients. En fait, les thérapies qu'il écoute dans l'entrebâillement d'une porte sont pour lui comme une série télévisée. Mardi, c'est le jour de la phobie, jeudi, c'est le pipi au lit... Et il y a du suspense, des rebondissements. Le principal rebondissement pour moi, c'est que je n'avais pas prévu de faire une suite et que j'en ai eu envie. Véronique Haïtse, qui me publie désormais à L'École des loisirs, avait présenté *Sauveur & Fils* comme un unitaire lors de la réunion des représentants commerciaux. Deux jours plus tard, je la rappelle pour lui dire : « Ça t'embête si j'écris une suite et on met "saison 1" sur le premier volume ? » Elle a réagi au quart de tour, mis au courant ses « reprs » et changé la couverture... Je n'avais plus qu'à écrire le deuxième volume et j'ai fait ce que je n'avais encore jamais fait dans toute ma carrière d'écrivain : j'ai envoyé à Véronique mon manuscrit à mi-parcours pour nous rassurer toutes les deux. Oui, j'avais la matière pour continuer. À ce point que je viens de rendre les épreuves corrigées de la saison 3 et que j'ai commencé à écrire la saison 4 !

C'est un roman qui rassemble adultes et enfants, qu'il s'agisse de tes personnages ou de tes lecteurs.

Je me suis demandé si, avec ces problématiques qui peuvent sembler dures, j'avais écrit un roman pour la jeunesse. J'ai été rassurée par un jury d'ados du Salon du livre de Saint-Maur qui a décidé d'ajouter *Sauveur* à une sélection déjà bouclée pour lui attribuer un prix coup de cœur de dernière minute. J'ai eu le prix France Télévisions, attribué par 1500 votants, au dernier salon du livre de Montreuil et je reçois aussi des mails de remerciements de lecteurs de tous âges. On me dit que mes livres font du bien. Je ne sais pas trop pourquoi, mais puisqu'on me le dit, je le crois!

Et tes projets pour 2017?

Il y a des projets en cours, mais qui dépendent assez peu de moi, une adaptation de *Miss Charity* en bande dessinée, une adaptation théâtrale de *3000 façons de dire je t'aime* et une adaptation télévisée de *Sauveur & Fils*, puisque Gaumont vient de prendre une option. Moi, je veux continuer d'ausculter ce monde. Mes livres de chevet peuvent sembler bizarres pour un écrivain jeunesse. Genre : *Manuel du borderline*, *Sommes-nous tous des malades mentaux?* ou bien *L'Adolescent suicidaire*. Ces livres ne me démoralisent pas du tout, pas plus que les articles de presse que je classe dans diverses pochettes : « Quand la dépression touche les enfants » ou bien

« Les élèves français sont-ils les plus malheureux au monde? » C'est mon matériau brut. Je me décris parfois comme une éponge qui absorbe tout autour de soi. Mais à partir du moment où j'écris, je deviens un filtre, je ne laisse passer que ce que mon lecteur de 12 ans pourra supporter et d'une façon qui lui soit supportable. Avec humour, avec tendresse, avec ce personnage plein de bonne volonté qu'est *Sauveur*, sûr de rien, mais fiable, comme il le dit lui-même, à 99 %. Et j'ai aussi très très envie de parler d'amour à mes jeunes lecteurs. À partir de lettres et de journaux intimes, j'ai trois histoires à leur raconter, celle de Cécile et Raoul, celle de Gérard et Marie-Thérèse, celle de Pierre et Marie-Aude. Mes grands-parents, mes parents, mon mari et moi. En attendant de savoir comment leur parler d'amour, je les fais parler. Dans nos rencontres, je leur pose des questions : Pour vous, c'est quoi, l'amour, c'est quoi, le bonheur? Il y a quelques mois, à Écully, du côté de Lyon, j'ai demandé à plusieurs classes de CM : c'est quoi, la famille? Un élève m'a répondu : « C'est des gens qui vous écoutent. » Quelle définition plus ouverte aurais-je pu trouver? Ce que j'ai récolté, on le trouvera dans la saison 4 de *Sauveur*. Ce que j'ai à leur dire sur l'amour, je rassemble mes forces pour l'écrire le moment venu. ●

Propos recueillis le 16 novembre 2016.

1. Marc Soriano (1918-1994). Philosophe, psychanalyste et écrivain, spécialiste des contes de Perrault et de Jules Verne. Publié en 1975, son *Guide de la littérature pour la jeunesse*, réédité en 2002 chez Delagrave, reste une référence.

« Effet secondaire que je n'avais pas prévu, mes romans, qui sont authentiquement et prioritairement des romans pour adolescents, sont lus en famille. Je serais bien hypocrite de ne pas avouer que je m'en réjouis, puisque, pour moi, la littérature pour la jeunesse, héritière des contes de fées et de la littérature populaire, compte au nombre de ses missions le dialogue entre les générations. »

Extrait de « Dans la tête de... Marie-Aude Murail » in *Grand Magazine de littérature jeunesse* 2017, L'École des loisirs.

Chapitre 6
Quand «le vent se lève,
il faut tenter de vivre»

Josiane découvrait peu à peu la face cachée de Venise. C'était une vraie Morlevent. C'était la fille de cet homme, Georges Morlevent, qui était passé dans la vie de Josiane et dans celle de sa mère, y semant la tempête et leur laissant récolter Barthélemy.

– J'ai un Ken! annonça triomphalement Venise en arrivant chez Josiane, ce samedi de février.

– Un quène? s'interrogea Josiane qui fréquentait davantage les vieilles dames atteintes de cataracte que les fillettes de cinq ans.

Venise sortit sa poupée mannequin de son sac à dos.

– C'est Bart qui me l'a donné. Parce que j'avais pas de Ken pour faire l'amour avec mes Barbie.

Josiane tressaillit comme si un insecte l'avait piquée.

– Tu fais l'amour, toi, avec François? demanda la fraîche petite voix.

– Heu... oui, reconnut Josiane, déconcertée.

Était-ce donc trop tard? Cette petite fille pouvait-elle encore être correctement éduquée? Si Josiane n'avait pas été obsédée par la déviance de son frère, elle aurait ri des curiosités de Venise. Ce n'était qu'une enfant-sans-parents qui se demandait par quel miracle elle était là. Mais Josiane cherchait déjà dans sa